This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

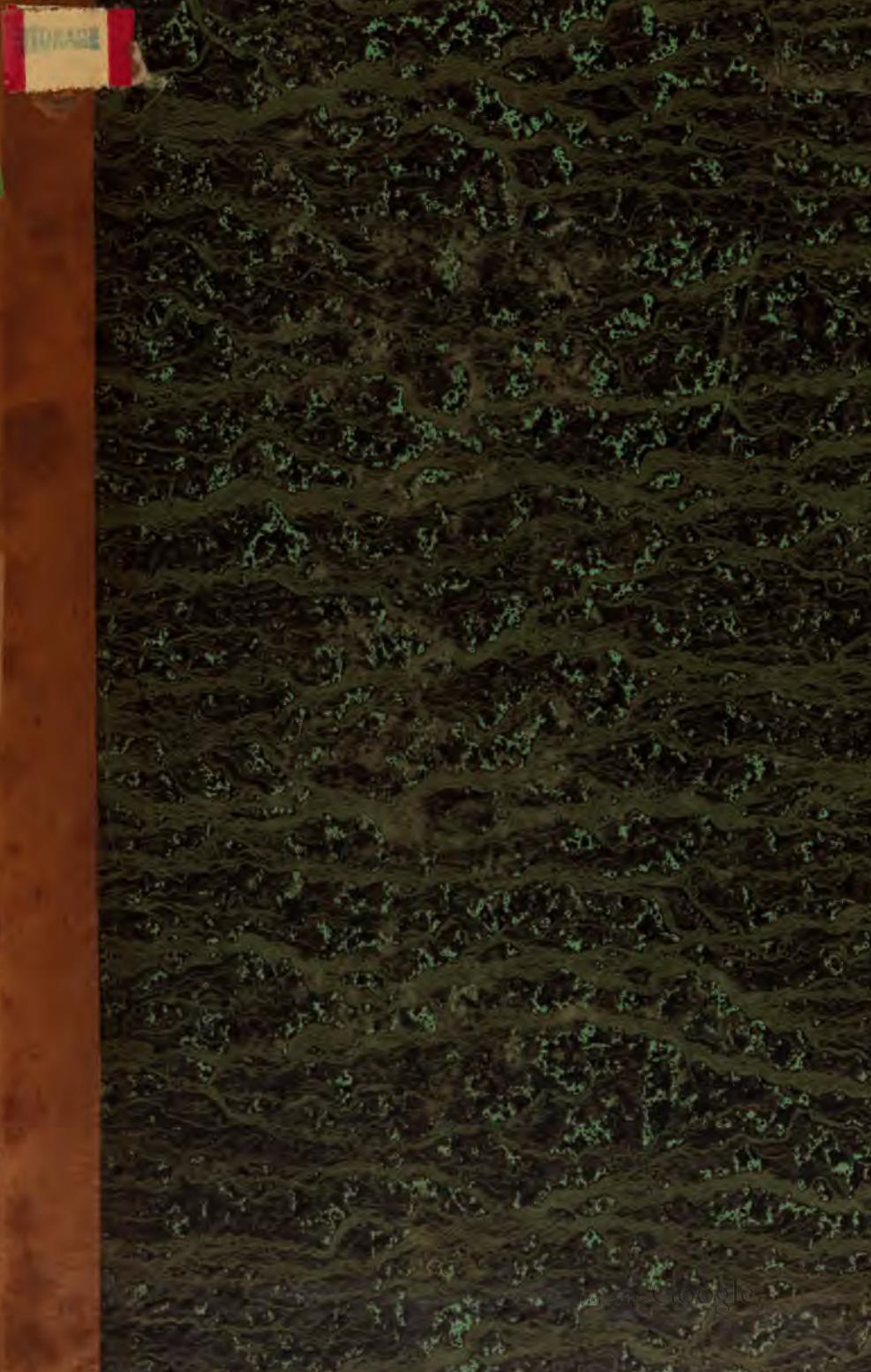
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

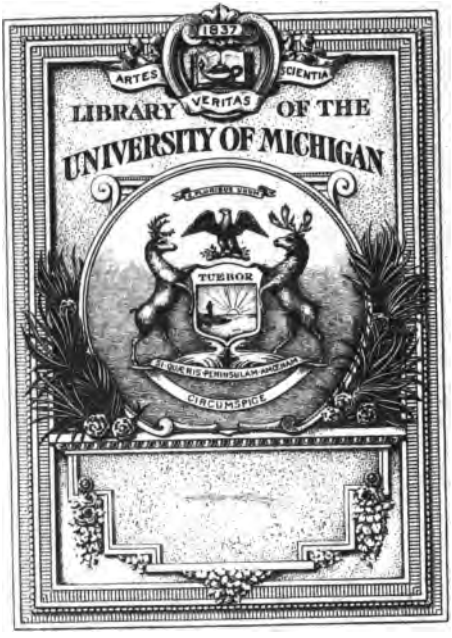
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`





Digitized by Google

AS
162
.D52

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE L'ACADÉMIE

DES

SCIENCES, ARTS ET BELLES-LETTRES

DE DIJON.

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES
DE L'ACADÉMIE
DES
SCIENCES, ARTS ET BELLES-LETTRES
DE DIJON.

SÉANCE PUBLIQUE
DU 31 JUILLET 1841.

DIJON,
FRANTIN, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE.
1841.

Digitized by Google

Digitized by Google

Ruh Coll.
Mikhoff
10-10-28
16253

ACADÉMIE

DES SCIENCES, ARTS ET BELLES-LETTRES

DE DIJON.

SÉANCE PUBLIQUE DU 31 JUILLET 1841.

PRÉSIDENCE DE M. NAULT.

M. le Président a déclaré la séance ouverte, et il a dit :

MESSIEURS,

C'est toujours avec le sentiment d'une véritable gratitude, que l'Académie retrouve votre concours à sa séance. Elle n'attribue point cet empressement honorable au mérite de ses travaux, mais à l'attrait pour les sciences et les lettres qui est ici comme un fruit du terroir. L'Académie voit avec la même satisfaction que la gravité de ses exercices n'écarte pas les Dames de ses séances. Elle apprécie tout ce qu'un tact fin et un goût délicat donnent de valeur à leurs suffrages. Elle sait qu'un auditoire n'est pas complet sans elles, et elle les remercie d'un concours aussi flatteur. Quant à nous, MM^rs^, nous occupons des sièges qui n'ont pas été sans

Digitized by Google

lustre (nous ne l'oublions pas!) Une société qui a compté des *de Brosses* parmi ses littérateurs, et des *Guyton de Morveau* parmi ses savants, pouvait se renommer entre les Académies. Mais nous savons aussi que nous marchons sur la trace de nos devanciers à pas inégaux : *Patres sequimur non passibus æquis.* Si nous n'avons pas comme eux l'avantage d'offrir à nos auditeurs de profondes recherches, des dissertations brillantes; au moins sommes-nous encore un centre d'émulation sinon de lumières. Nous marquons le but si nous n'y touchons pas. A ce titre, nous avons quelque droit à votre bienveillance.

La séance à laquelle vous nous faites l'honneur d'assister s'ouvrira par un discours de M. Foisset, sur la convenance pour l'Académie de Dijon, de composer et publier une histoire littéraire de la Bourgogne.

2° M. le docteur Salgues vous lira un morceau sur l'accord de l'étude des sciences naturelles et des idées religieuses.

3° M. Stiévenart lira un dialogue entre *Socrate* et *Glaucon*, tradpit du grec de Xénophon.

4° Le Président vous donnera la continuation de ses Considérations sur les phases de la littérature en France. Il traitera aujourd'hui de la littérature contemporaine (les auteurs vivants).

5° M. Bressier lira une épitre en vers à Lafontaine.

Enfin le Président terminera la séance en proclamant les noms des *concurrents* qui ont obtenu le *prix* sur la question soumise au concours à la séance publique du 17 août 1840.

Digitized by Google

D'UNE

HISTOIRE LITTÉRAIRE DE BOURGOGNE,

PROJETÉE PAR L'ACADÉMIE DE DIJON.

MESSIEURS,

C'est la gloire de la France, que chacune de ses provinces ait sa couronne à part, son auréole distincte. Les unes se recommandent par de poétiques souvenirs, par des traditions chevaleresques; d'autres par les triomphes plus modernes du commerce et de l'industrie. La Bourgogne aussi peut citer ses héros et ses trophées; mais elle est considérable encore à d'autres titres; et, s'il m'est permis de le redire après tant d'autres, ce qui donne rang à Dijon parmi les grandes villes de France, c'est par-dessus tout la mémoire de ses hommes illustres et la culture intellectuelle de ses citoyens.

Cette pensée, Messieurs, ce lieu commun, si l'on veut, ne s'offrent-ils pas naturellement en face de tous ces grands hommes, dans cette enceinte où Buffon lisait, il y a 68 ans, les premières pages de ses *Epoques de la Nature*?

Et le souvenir que j'évoque en ce moment n'est pas, dans notre histoire littéraire, le seul qui appartienne à l'Académie. Ses concours ont été célèbres entre tous à une époque où les concours académiques étaient des événements. Un homme d'Etat, le marquis d'Argenson, ne dédaignait pas d'y disputer le prix à l'auteur du discours sur *l'inégalité parmi les hommes*. C'était le

Digitized by Google

temps où le Président de Brosses composait à Dijon, pour des séances littéraires moins solennelles que celle-ci, des Mémoires qui devinrent *l'Histoire des Navigations Australes* et le traité du *Mécanisme du Langage*; le temps où Guyton de Morveau répétait, complétait, au sein de l'Académie, les mémorables expériences de Lavoisier, et contribuait après lui, plus que nul autre, à la nouvelle nomenclature chimique; le temps où, dans des cours fondés par cette Compagnie, Chaussier préludait au succès d'un enseignement que l'Ecole de Médecine de Paris n'a point oublié.

Sans doute, les temps ne sont plus les mêmes. Disons-le toutefois, ce ne sont pas les hommes seulement qui ont changé; ce sont les choses.

Alors, la littérature était tout; aujourd'hui, la politique déborde.

Alors, dans ces temps de publicité restreinte, le suffrage d'une Académie était tout-puissant pour servir les débuts d'un écrivain. Aujourd'hui la jeunesse gagne ses éperons ailleurs; l'orageuse domination de la presse quotidienne a détrôné les Académies.

Alors enfin, l'Académie de Dijon jouissait matériellement, si j'ose le dire, de cette plénitude d'indépendance qui pousse aux grandes choses. Dès son origine, elle avait reçu de la munificence de son fondateur ces conditions d'avenir et de durée que donne la possession du sol. A cette époque, la science comme la religion étaient propriétaires. On ne concevait pas un seul des besoins permanents de la société, sans un gage permanent aussi d'indépendance et de stabilité. — Depuis, les événements ont emporté la dotation immobilière de l'Académie; elle n'a pas même à elle cette salle, toute pleine des bustes de nos devanciers.

Digitized by Google

Ceci, Messieurs, n'est point une plainte, c'est un fait. Je ne rappelle ici le passé que pour qu'on soit juste envers le présent, et pour qu'on n'exige pas d'une situation ce qu'elle ne peut donner.

Ainsi l'Académie ne demande pas à faire des cours publics comme avant 1789 : aujourd'hui ceux de l'Université suffisent ; les lacunes de l'enseignement dijonnais sont comblées.

Ce que l'Académie demande, ce qu'elle ne désespère pas d'obtenir en associant à ses vœux l'assemblée d'élite qui m'écoute, c'est qu'il lui soit permis d'élever un monument aux souvenirs littéraires de Dijon et de la Bourgogne, dont elle est la gardienne naturelle, puisqu'ils sont en partie sa propre histoire.

Ne le voudrez-vous pas, Messieurs ? N'est-ce point la portion la plus précieuse de notre histoire locale, la meilleure part de notre héritage à tous, qu'il s'agit de transmettre aux générations qui nous pressent ?

Sans parler de Citeaux, ni de Cluny, deux immenses foyers qui rayonnèrent de tant d'éclat dans la longue nuit du moyen âge, mais qui appartiennent surtout à une autre histoire ; sans rappeler les admirables édifices qui nous restent de cette ère de foi, si dignes d'être plus complètement étudiés ; qui ne sait que la Bourgogne a pris sa part entière du mouvement de la Renaissance et que tout le XVI^e^ siècle s'est réfléchi dans son sein ?

Au temps de Dumoulin et de Cujas, ces géants de la Jurisprudence moderne, la Bourgogne aussi compta de célèbres annotateurs de son droit municipal, comme d'éminents interprètes de la raison écrite. N'avait-elle

Digitized by Google

pas à la fois le père des commentateurs de nos coutumes, Chasseneuz, celui-là même qui, Premier Président du Parlement de Provence, empêcha jusqu'à sa mort la sanglante exécution de Cabrière et de Mérindol ; et Doneau, le premier qui en Europe ait ramené la science du Droit à un enseignement synthétique, puissant esprit qui précéda Domat d'un siècle, et dont les œuvres, classiques en Allemagne, s'y réimpriment à la honte de notre oublieuse patrie !

La Ligue, Messieurs, vint mettre en relief de non moins grandes figures : le Président Frémiot, père de Ste.-Chantal, *de l'écritoire* duquel *il sortait des boulets* contre Mayenne ; et, dans les rangs opposés, le Président Jeannin, conseiller intègre, négociateur habile, qui sauva Dijon de la St.-Barthélemy et la France du vasselage de l'Espagne.

Puis, dans un développement parallèle, la Bourgogne de ce temps avait ses hébraïsants, ses humanistes, ses poètes de l'école de Marot ou de celle de Ronsard, ses Rabelais enfin, ses *libres penseurs*, ses lettrés protestants, républicains ou incrédules, Hubert Languet, par exemple, et Bonaventure Despériers.

Les artistes, non plus, ne manquèrent pas à cette période. André Colomban, de Dijon, aveugle ainsi qu'Homère, architecte et statuaire comme Michel-Ange, bâtit en moins de 25 ans (1506-1531) l'église de Brou, le plus récent, mais non certes le moins admirable de nos monuments gothiques. Vers le même temps, Guillaume Philandrier, de Châtillon-sur-Seine, établissait le premier l'existence d'un cinquième ordre d'architecture, comme il élevait les voûtes de la cathédrale de Rodez. Plus tard, Hugues Sanbin, *architecteur* de Dijon, comme il se nomme lui-même, ornait

Digitized by Google

sa ville natale du beau portail de l'église St.-Michel. Son *Jugement dernier* montre en lui le dernier élève de la colonie d'artistes qui a sculpté les magnifiques mausolées de nos Ducs et les remarquables figures du puits de Moïse.

Tel fut le XVI^e^ siècle au milieu de nous. Mais le mouvement intellectuel qui caractérise une époque, ne s'arrête point en présence du chiffre qui ouvre une nouvelle série d'années. Ainsi le XVI^e^ siècle ne finit point avec l'an 1600 : il projette au loin son ombre sur les premières années de l'âge suivant, alors qu'un bourguignon, Saumaise, régnait en dictateur sur la république des lettres, et que l'auteur de la monographie juridique la plus mémorable de ce temps, Févret, écrivait son dialogue cicéronien *de claris fori burgundici Oratoribus*.

Bientôt commence, avec Philibert de la Mare, une littérature « philologique, biographique, anecdotique, » particulière au sol bourguignon, où nos pères por- » taient leur caractère, ami d'une certaine force pi- » quante, satirique et maligne » ; littérature qui se personnifie dans notre érudit et spirituel Lamonnoye et qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Fidèle à la franche jovialité de nos mœurs bourgeoises, elle créa le vaudeville bourguignon, écho lointain des malicieux fabliaux de la vieille France, et fit sans effort parler à Virgile le patois de nos vignerons, dont la Cour si polie du grand Roi s'étonna de goûter la narquoise rudesse.

Dijon retentissait encore de la mémoire de St.-François de Sales et de la grâce ineffable de ses sermons dans la chaire de Notre-Dame. M^me^ de Sévigné, dont

Digitized by Google

nos archives départementales ont conservé de jolies pages inédites, devisait avec Bussi-Rabutin et *le bon Guitaut,* dans la grand'salle du château d'Epoisses. Le grand Condé tenait, au *Logis-du-Roi,* sa petite cour triennale, entre les notables et les beaux esprits de la Province, véritable compagnie du gai savoir, où les gausseries se tournaient en poèmes et la politique en chansons. Age de paix intérieure, âge des bons mots et des bons repas, où les meilleures têtes du Parlement se partageaient entre le goût des *Noei* et le culte du vers latin; où le conseiller Legouz traduisait l'Iliade en hexamètres dignes de Sannazar et de Vida; où Santeul lui arrachait son manuscrit, et, de dépit, le foulant aux pieds, s'écriait : Non, il ne devrait appartenir qu'à Santeul de faire des vers pareils!

A côté, fleurit une seconde génération de jurisconsultes et d'artistes : parmi ceux-ci, Pierre Lemuet, qui traduisit Palladio, abrégea Vignole, bâtit à Paris le Val-de-Grâce et les Petits-Pères; Nicolas Quentin, dont Poussin admirait les tableaux; et le statuaire Jean Dubois, qui préféra l'obscurité de sa province à toutes les faveurs de Versailles.

Quelques savants se montrent déjà : à leur tête le plus fécond des physiciens, Mariotte; et Vauban, qu'il suffit de nommer. Mais ils sont rares encore; l'heure du développement scientifique n'était pas venue pour notre pays.

Ainsi passa le XVII^e^ siècle, non sans refléter longtemps sa lumière sur la période qui succède. Enfin, l'homme qui le résumait en lui seul, jurisconsulte supérieur, versificateur, philologue, antiquaire également célèbre, le Président Bouhier s'éteint (1746), et clot en Bourgogne la littérature du siècle de Louis XIV.

Digitized by Google

Prononcer le nom du Président de Brosses, c'est évoquer à la fois tout le XVIII^e^ siècle. Homme étincelant d'esprit, étonnant de savoir, grand magistrat, métaphysicien, publiciste, historien, géographe, enthousiaste des arts et se connaissant à tous, il y a de tout en lui, du Fréret et du Montesquieu, du Winckelmann et du d'Anville. Ami intime de Buffon et de Sainte-Palaye, il s'entretient, avec le premier, des causes cachées des volcans; avec le second, des manuscrits du Vatican et de l'Ambrosienne. Le voici qui expose à l'Académie l'histoire phénicienne des premiers âges du monde, qui débrouille le chaos des dynasties assyriennes ou des origines grecques, la veille du jour où il retracera dans cette enceinte même, en des pages pleines de nerf, l'abdication, la mort et les funérailles de Sylla. Il laisse tomber le sarcasme avec une profusion presque voltairienne, en même temps qu'il révèle à la France les ruines d'Herculanum, et qu'il restitue les fragments de Salluste, comme eût fait Cuvier d'un squelette fossile à la vue de quelques ossements. Il fait plus: il devine une cinquième partie du Monde; Bougainville et Cook ne font pour ainsi dire que vérifier ses découvertes. C'est une des gloires de l'Académie d'avoir été, comme le Parlement, présidée par ce grand homme, dont les *Terres Australes*, le *Mécanisme du Langage* et l'*Histoire romaine*, si près de nous et déjà trop peu connus, demeurent néanmoins, en avant des travaux postérieurs, comme trois pyramides dont la hauteur n'a pas été dépassée.

Cependant les Bénédictins de St.-Benigne et de Bèze érigeaient un monument de plus à notre histoire; et Févret de Fontette dirigeait de son cabinet à Dijon, le plus vaste travail de bibliographie qui fût jamais, *la*

Digitized by Google

Bibliothèque historique de France. En même temps le progrès des études scientifiques dans cette province se dessinait de plus en plus. Nos trois grands naturalistes, Buffon, Daubenton, Montbeillard, se donnaient la main. L'Académie qui couronna Jean-Jacques, faisait place à celle qu'illustrèrent Guyton de Morveau, les docteurs Maret, Durande et Chaussier, les chirurgiens Enaux, Hoin, Leroux; et l'ingénieur Gauthey, dont le nom aurait dû rester au canal du Centre, conçu et achevé par lui en attendant qu'il tracât pour Paris les plans du canal de l'Ourcq. Déjà, par ses soins, Dijon communiquait avec la Saône. L'Académie enrichissait cette ville d'un jardin des Plantes, d'un cabinet d'Histoire naturelle, d'un Observatoire, et répétait avec éclat les expériences électriques, chimiques, aérostatiques de Paris.

Tout à coup l'impulsion donnée aux sciences dans nos murs est transportée par la révolution sur un autre théâtre. Là encore nous retrouvons la gloire de la Bourgogne. Guyton de Morveau s'élance de nouveau dans les airs pour observer l'ennemi sur le champ de bataille de Fleurus. Carnot envoie à la victoire les dix armées qu'improvise la France envahie. Un député de la Côte-d'Or fait décréter l'Ecole Polytechnique. Un autre de nos compatriotes, Monge, en organise et vivifie les études.

La Bourgogne, Messieurs, n'était pas moins heureuse dans les arts. Boucher régnait encore à Paris, Pompéo Battoni en Italie (et avec eux le faux coloris et la mignardise), que déjà, depuis six ans, l'école de Dijon, *seule en Europe*, étudiait l'antique et honorait la nature. Avant même que Devosge père eût rendu au

Digitized by Google

bon goût ce public et courageux hommage, un Bourguignon, Greuze, le premier, le plus populaire des réformateurs de l'art, avait protesté contre l'afféterie contemporaine par des tableaux qui, pour le naturel et le caractère naïf des têtes, n'ont pas été surpassés depuis. N'était-ce pas encore un Bourguignon, un élève de Devosge, Prudhon, qui devait réagir le premier contre la rigidité académique de David par des compositions pleines de mollesse et de grâce ?

Pourquoi faut-il que tous ces travaux attendent encore un historien? N'est-il pas temps qu'une plume amie en fasse ressortir l'enchaînement et la portée? N'est-il pas temps qu'on nous explique tour à tour l'écrivain par l'homme et l'homme par l'écrivain; qu'on nous fasse assister à l'éducation progressive de ces intelligences si diverses; qu'on nous montre ce que chacun de ces jurisconsultes, de ces hommes de lettres, de ces savants, de ces artistes, dut à ses devanciers, à ses contemporains, au pays où il est né?

L'Académie avait jugé pressant de mettre la main à l'œuvre pendant qu'elle compte encore dans ses rangs des hommes qui ont vécu avec les Maret et les Morveau; pendant que les enfants du Président de Brosses, de Gueneau de Montbeillard, de Monge, sont encore pleins de vie et de souvenirs.

Si le patriotisme local lui était en aide, *une Histoire littéraire de Bourgogne* serait publiée par elle sur un plan analogue à celui de l'*Histoire littéraire* de France, qui a paru dans le siècle dernier.

Ce plan est double : il comprend à la fois l'histoire

Digitized by Google

GÉNÉRALE du mouvement intellectuel de la Bourgogne aux XVI^e^, XVII^e^, XVIII^e^ siècles, et la Biographie PARTICULIÈRE de chacun des hommes célèbres de la Province, qui ont pris une part notable à ce mouvement.

Ainsi chaque période littéraire serait appréciée dans son ensemble et d'une seule vue, dans un morceau historique d'une étendue convenable, afin de mettre en saillie les points de liaison qui unissaient les travaux contemporains. Ce serait comme une introduction à la partie biographique, dans laquelle les notabilités de chaque période seraient passées en revue une à une; et c'est là que trouveraient place les anecdotes et les traits de détails qui font ressortir la physionomie individuelle d'un homme illustre, et qui ne peuvent se dessiner suffisamment dans le cadre d'une histoire générale.

Ici, l'Académie aimerait à payer la dette de la Bourgogne envers Bossuet, Vauban, Crébillon, Piron, Rameau, M^me^ de Sévigné, M^me^ du Deffant, M^me^ de Genlis, et tant d'autres qui, n'appartenant à notre province que par leur naissance ou par leurs premières années, ne peuvent tenir que bien peu de place dans le tableau général du mouvement des esprits dans cette province.

On a dit beaucoup, sans doute, à leur louange. Pour ne parler que de Bossuet, quel nom sonne plus haut que le sien dans la bouche des hommes? Pourtant, ayons le courage de l'avouer, nul écrivain supérieur n'est peut-être moins connu. Après quelques élans d'une admiration vraie, on est tombé pour lui dans le convenu; cet incomparable génie n'a plus guère été nié, ni senti, par personne. Ainsi qu'Homère et Dante, le grand homme est presque devenu un lieu commun.

Digitized by Google

Certes le moment serait venu d'aller au fond de ce haut et simple génie. Dans un nouvel éloge de cet homme tant loué, il y aurait un mérite qui manque souvent à la louange la moins usée, celui de l'à-propos. Oui, Bossuet, pour nous, est redevenu nouveau. A la chaleur des paroles qui de nos jours se sont attachées à sa mémoire, on dirait que sa cendre est encore chaude. Il n'a guère été donné qu'aux contemporains de soulever des haines ou des admirations si passionnées. Ce serait à nous, ses compatriotes, à nous, qui possédons sur Bossuet des documents propres à cette province et à peu près inexplorés jusqu'ici, de le montrer tout entier, homme, évêque, écrivain, théologien, conseiller du Prince; à nous, de mettre en relief cette raison si ferme et si familière, cette droiture si franche qui le distingue, soit qu'il chasse M^me^ de Montespan de la Cour, soit qu'il dénonce à Louis XIV une thèse adulatrice, soit qu'il dénie à ce monarque la censure préalable des mandements épiscopaux; à nous, de rendre hommage à ce grand homme de goût, flétrissant avant tous l'invasion des vieilleries mythologiques dans la poésie moderne, traduisant la Bible avec une hardiesse et une simplicité dignes des livres saints, ou commentant avec inspiration la naïveté un peu méconnue alors des mœurs homériques. A nous aussi, de marquer sa place, en philosophie, au-delà de Descartes, entre Leibnitz et Platon; de faire voir ce prétendu persécuteur recueillant dans son palais épiscopal les victimes de la révocation de l'édit de Nantes, et consacrant dans un Mémoire à Jacques II, les principes de la tolérance civile; de rendre gloire enfin à des écrits ignorés des gens

Digitized by Google

du monde et presque des fidèles, à ses écrits ascétiques, qui nous font lire au fond de cette ame plus tendre, plus expansive, plus abandonnée dans la prière, disons-le, que celle de Fénélon lui-même. A nous, en un mot, de faire aimer en Bossuet la force qui attire, quand la foule ne sait voir en lui que la force qui écrase.

Et ce qui est vrai de Bossuet, à un si haut point, l'est aussi plus ou moins des grandes célébrités que nous avons rappelées après la sienne.

Une école bien connue a tenté de réviser à la fois tous les jugements littéraires du passé. Un critique, non moins brillant qu'ingénieux, a trouvé, dans cette tentative même, pour M^me^ de Sévigné, des hommages tout nouveaux. C'est qu'en effet notre manière de goûter d'inimitables modèles a été en partie renouvelée par une polémique encore flagrante.

D'autre part, la supériorité de Buffon, comme naturaliste, n'a-t-elle pas été mise en question par une autorité imposante, par Cuvier?

Le mérite de Rameau, comme harmoniste, n'est-il pas un autre problême digne aussi d'être résolu avec impartialité dans la ville où il est né?

Il y aurait donc là des choses neuves à dire, et l'intérêt, on le voit, ne manquerait point à tout ce passé. Puis, à côté de ces vies glorieuses, l'Académie aurait à raconter des vies plus modestes : celles de Dom Clémencet et de Dom Clément, créateurs de cette œuvre grandiose d'érudition, l'*Art de vérifier les dates*; celles du spirituel Cazotte, du Chevalier de Bonnard, dont les poésies légères sont d'une facilité si brillante; de Larcher, le savant traducteur d'Hérodote; de Denon, l'auteur du *Voyage en Egypte*; de Clément de Dijon,

Digitized by Google

dont la critique acérée a si bien justifié la rancune de Voltaire.

Ce monument était sur le point de s'élever. L'Académie s'était assuré, à Paris et ailleurs, le concours empressé de tous ceux de nos compatriotes dont le talent honore la Province. Déjà les notices principales avaient été acceptées par des hommes spéciaux; les médecins devaient être appréciés par des médecins, les géomètres par des géomètres, tous et chacun par des esprits compétents. Ajoutons que, par un bonheur de plus dans un thème si heureux et si fécond, l'histoire des lettres en Bourgogne est intimement liée à celle de la Magistrature, qui a fait notre pays ce qu'il est. Cette double histoire, ainsi conçue dans de larges proportions, élaborée avec conscience, écrite avec amour, œuvre solidaire de l'Académie et du pays, promettrait un de ces livres que le zèle d'un seul ne suffit pas à produire, mais par lesquels une société littéraire peut se rendre ce témoignage qu'elle est demeurée fidèle à son passé comme à son avenir.

Des circonstances plus puissantes que l'Académie ont dû faire ajourner cette publication à des temps plus heureux. L'Académie voudrait croire que ces temps sont arrivés. Dans cette attente, elle n'a cessé de presser, dans la mesure des moyens si restreints dont elle dispose, l'accomplissement d'un vœu qui lui est cher. Cette année même, un volume publié sous ses auspices en offrira la preuve irrécusable [1]. A ce témoignage de

[1] L'Histoire de la vie et des travaux du président de Brosses.

Digitized by Google

constance qui ne sera pas contesté, elle a cru devoir joindre la reproduction fidèle de son programme dans cette séance et devant vous, Messieurs, ses juges naturels : trop heureuse si elle avait réussi à placer ainsi l'*Histoire littéraire de Bourgogne* sous le patronage de la bienveillance publique.

TH. FOISSET.

Digitized by Google

LES SCIENCES

ET PLUS PARTICULIÈREMENT LA MÉDECINE,

SONT-ELLES EN OPPOSITION AVEC LES CROYANCES RELIGIEUSES?

Les sciences convergent toutes vers les croyances religieuses, qui en sont le centre et le foyer. (*Essai sur l'Histoire de la Philosophie.* DAMIRON.)

Il n'est rien d'évident qu'on n'ait contesté. — Il n'est rien de salutaire et de vrai, qu'il ne faille soutenir. (*Discours acad.* VILLEMAIN.)

Beaucoup de personnes d'un mérite réel, quelques esprits chagrins, et avec eux, M. de Chateaubriand, *qu'effraie, non sans raison,* la corruption actuelle de nos mœurs, pensent et disent haut, que les sciences sont l'une des grandes causes de cette corruption, en ce qu'elles traînent après elles les âges irréligieux. Cette accusation est grave, et les sciences ne sauraient faire trop d'efforts pour la repousser loin d'elles. Elle serait plus encore; elle serait désespérante, si elle n'était pas grandement contestable, et si elle n'avait point contre elle et les Sages et l'expérience. — Or, les faits nous démontrent, que les hommes qui gouvernent nos sociétés par l'élévation de leur pensée, l'étendue de leur conception, ont meilleure opinion de la puissance et de

Digitized by Google

la fin des connaissances humaines. Avec raison, ils croient que l'homme n'est vraiment digne de celui qui l'a créé, qu'autant qu'il donne à son intelligence, l'essor et le développement dont cette magnifique faculté est susceptible. — Posséder la science, et n'avoir avec elle, que des croyances religieuses équivoques sur la source dont toute science dérive, sont pour ces penseurs deux faits dont l'association est un événement exceptionnel. Cette alliance, vraie monstruosité de l'intelligence et de la conscience, n'est jamais à leurs yeux, qu'un produit informe d'un esprit malade, ou d'une déplorable ignorance des choses sur lesquelles repose toute connaissance positive. C'est seulement alors, mais sous cet unique patronage, que la science en se déviant manque à sa noble mission, et que la raison ne la considère plus que comme une criminelle protestation contre la vérité, unique objet, cependant, des efforts et des vœux de celle qui marche dans des voies meilleures.

Ne nous plaignons donc point des écarts prétendus de la science, de sa fâcheuse puissance pour pervertir l'intelligence, corrompre le cœur, et éloigner l'homme de celui qui, comme l'a dit Platon, est la source du beau et du vrai, la loi morale personnifiée, l'idéal éternel et infini. La vraie science, qui reconnaît une première cause, un premier moteur, un ouvrier par excellence, ainsi que s'exprimait Bossuet, une puissance suprême qui ordonne et prescrit tout, qui dispose tout, qui donne à tout l'impulsion, qui anime et soutient tout, n'est pas coupable de ces méfaits.—Elle les repousse de toutes ses lumières et de toutes ses convictions, elle les voit avec douleur; elle fait plus encore, elle se croit appelée à les combattre, à les détruire, sachant bien que ces méfaits ne découlent que de ses propres imperfections, de ses

Digitized by Google

notions incomplettes et des erreurs qui en naissent. — De toutes les sciences, la médecine est celle qu'on a le plus accusée de créer, de nourrir, de propager de fausses et dangereuses doctrines, et de méconnaître la main qui dirige tout. — Quelques-uns de ses oracles ont failli, nous ne pouvons le dissimuler.

Mais s'ils ont abaissé ce qu'ils devaient élever ; si quelquefois ils ont dégradé l'homme; si, souvent, ils ont prostitué un beau talent, devons-nous en conclure que tous les médecins du premier ordre ont adopté ou sanctionné leurs erreurs. Non, sans doute! l'histoire de leur science est là, pour repousser cette accusation irréfléchie. — Cette histoire nous apprend que depuis Hippocrate, Galien, Arétée, ces princes des médecins antiques, jusqu'à Fernel, Baillou, Van-Helmont, Stahl, Boerhaave, Haller, Zimmerman, non moins illustres, les pères de la science, sauf quelques rares et fâcheuses exceptions, ont tous vu dans l'homme une œuvre de l'Eternel.

Religieux, ces médecins ont tous pensé qu'il y avait entre l'œuvre et son auteur, des liens indestructibles, une chaîne de vie et d'espéranees, et que de tous ces liens, le plus doux, le plus conforme à notre nature, le plus impérieux, était la religion. — Toute pensée, tous sentiments contraires, leur étaient impossibles. — L'étude de l'homme matériel leur enseignait qu'une machine aussi compliquée, composée de rouages si multipliés et si divers, d'un fini si prodigieux, ne pouvait être le fait du hasard, ou de l'action d'une force, quelle qu'elle fût. — Descartes qui fut anatomiste, pensait comme eux.

L'action de ces rouages ou de ces organes, action si

Digitized by Google

complexe, si harmonieuse, leur en fournissait des preuves peut-être plus palpables encore.

Les perturbations, les orages de cette action, qui constituent les maladies, en leur apprenant que les plus grands désordres de l'économie étaient encore soumis à des lois fixes, à une marche très-souvent régulière, leur démontraient, en outre, que ces perturbations morbides ne pouvaient reconnaître pour principal élément, qu'une cause extra-matérielle.

Le spectacle de l'homme mourant, spectacle si différent dans sa partie dramatique, selon les actes de sa vie, devait aussi, pour ces médecins, projeter sur le sujet en question, une trop éclatante lumière, pour qu'ils n'acquissent pas la conviction la plus intime, qu'il y avait en lui un principe qui n'avait rien de commun avec la matière.

Pénétrons donc avec ces médecins dans le champ de leurs méditations habituelles, empruntons-leur et leurs yeux et leur intelligence, et avec eux, prenons connaissance des faits qui servent de base à leurs doctrines.

Anatomie. Socrate envisageant l'ensemble des merveilles de l'organisation humaine, s'écriait dans son enthousiasme : Quel est l'homme doué de raison, qui, en présence d'un aussi éloquent spectacle, oserait douter un instant, que cet ouvrage soit dû à une intelligence ? Tout y atteste, ajoute-t-il, et la pensée et les vues de cette intelligence, la fibre la plus simple aussi bien que l'organe le plus complexe. — A l'aspect d'une aussi admirable œuvre, l'admiration d'Hippocrate et de Galien n'était pas moins expressive. Nous la re-

Digitized by Google

trouvons exprimée en cent lieux divers, dans les écrits de ces beaux génies.

Lorsqu'en effet, doué du sentiment religieux d'un Vesal, d'un Fallope et d'un Ruisch, du savoir d'un Monro, d'un Albinus, d'un Scarpa; l'anatomiste, le scalpel à la main, pénètre dans l'intérieur de ce bel édifice; lorsqu'il considère le nombre prodigieux des pièces qui le constituent, leur surprenante diversité, leur intelligente structure, appropriée à une fin évidente, toujours disposée d'après les principes d'une physique transcendentale, ou mieux providentielle; lorsqu'il apprécie leurs connexions raisonnées, l'art infini de leur distribution, leur parfaite harmonie; si cet anatomiste est sans préjugés, sans pensées de dénigrement ou d'opposition systématique, besoin des esprits faux ou malades, il ne trouve plus dans sa langue, d'expressions assez énergiques pour peindre et sa surprise et son extase. — S'il sort de cet état, où jette toujours l'aspect des grandes choses, c'est pour se plaindre de l'impuissance de son esprit, des bornes qui lui sont prescrites, et pour rendre ensuite un convenable hommage à la puissance infinie de celui qui les a conçues et exécutées.

Pour cet anatomiste, tous les doutes, s'il en avait, disparaissent. Avec les Bacon, les Leibnitz, les Haller, les Bonnet, les Cuvier, il redit qu'il y a dans tout ce qui frappe les yeux des intentions, un plan, un but, dont la conception remonte jusqu'à celui-là seul dont la voix, pour emprunter le langage de l'Ecriture, ébranle le désert et brise les cèdres.

Rien n'est en effet mieux démontré que l'existence d'un plan général, dans l'organisation de tous les animaux. — Nul d'entr'eux ne s'y soustrait; les monstres

Digitized by Google

eux-mêmes qui nous frappent par la bizarrerie de leurs formes, par les anomalies les plus singulières, n'échappent point aux règles sur lesquelles il est fondé. — C'est cet important fait d'anatomie comparée, signalé pour la première fois par Geoffroy-St.-Hilaire, qui nous apprend que tous les instruments de la vie, tous les organes qui constituent les animaux, sont composés d'éléments homogènes, de matériaux parfaitement identiques. — L'homme lui-même, sur ce point, confondu avec eux, n'échappe point à cette loi de similitude et d'uniformité.—Chez tous aussi, les mêmes parties organiques, disposées pour des fonctions analogues, ont entre elles des rapports ou des connexions en tout semblables. — De simples modifications dans les formes des organes, dans le volume de quelques parties, dans leur étendue ou dans leur groupement, constituent seules, les différences qui placent l'homme et le hérisson ou le stupide pingouin, par exemple, aux extrémités opposées de la grande échelle animale. — Ainsi donc, unité de composition organique pour tous, mais variété dans cette unité : vérité anatomique qui jadis avait frappé Leibnitz, cette magnifique intelligence qui vivifia si bien toutes les connaissances humaines.

Dans ce fait anatomique, quelle preuve péremptoire et imposante, qu'aucune force morte, pas plus l'électricité que le fluide magnétique, n'a pu présider à la composition de tant de chefs-d'œuvre.

Comment ne pas voir ici une pensée créatrice qui simplifie tout dans ses actes, et d'un seul élément organique sait si merveilleusement tirer tant d'objets divers, tant de prodiges, écueils éternels de la raison humaine ! L'homme, il est vrai, perd à ce rapprochement qui confond son être matériel et périssable, avec de

Digitized by Google

vils et impurs animaux; mais pour l'en séparer par des distances incommensurables, pour le grandir et l'élever jusqu'à lui, Dieu lui donna et à lui seul, un principe d'immortalité, principe qui, tout à la fois, lui permet de toucher et la terre et les cieux.

Nous ne pénétrerons pas dans les minutieux détails de l'organisation humaine elle-même : des volumes ne suffiraient pas pour relater toutes les vues profondes qu'ils renferment. — Mais ce qui frappe le plus l'observateur dans leur mécanisme, c'est qu'il n'y a rien en lui d'omis, rien de trop, rien pour la critique, circonstances que nous ne trouvons plus dans les plus beaux travaux sortis de la main des hommes. — Les statues que nous devons au ciseau des Scopas, des Praxitèle, ou des Phidias, les sublimes compositions de Michel-Ange, les délicieuses peintures de l'Albane, les monuments dus au génie des Palladio, des Pyranèse, des Bramante, ont tous leurs défauts. Les œuvres du grand artiste qui créa l'homme, jamais.

Mais parmi tous les organes qui dénotent dans l'homme une fin, un but, une raison qui veut, l'œil est sans doute celui qui laisse à ce sujet le moins d'équivoque. — Prodige, comme l'oreille, de la nature, où tous les objets acquièrent tour à tour une existence successive; où les espaces, les corps qui nous environnent sont créés; où les astres qui sont à plusieurs centaines de milliards de lieues deviennent comme partie de nous-mêmes; où dans un demi-pouce de surface est contenu tout l'univers apparent : phénomènes d'optique favorisés par une pupille mobile, qui se dilate ou se resserre pour n'admettre qu'une quantité donnée de lumière; secondés encore par des humeurs à densité différente, qui maintiennent la réfraction des rayons lumineux, tous

Digitized by Google

destinés à frapper un seul point de la rétine. — Derrière cette membrane nerveuse, au-delà de laquelle la science ne sait plus rien, une autre membrane, la choroïde, tapissée d'un vernis noir, déposée là pour absorber la lumière qui traverse la rétine, lumière qui sans cette membrane eût rendu la vision, ou confuse ou impossible.

Que de soins donnés à cet admirable organe, pour atteindre la fin qui lui est assignée ! Que de détails, de précautions multipliées, pour le garantir contre tout ce qui pourrait porter obstacle à son action.

Combien encore n'est pas moins étonnant ce rival de la lyre d'Orphée, ce larynx si artistement composé. Quel admirable interprète pour l'homme, des mouvements de son ame et de son cœur, sources uniques de la véritable éloquence ! don d'en haut, langue de feu venue du ciel pour les St.-Chrysostôme, les St.-Bernard et les Bossuet; interprète destiné à rendre les hommes meilleurs, toujours à remplir quelques intentions secrètes ou avouées de la Providence. — C'est à la vue de ces merveilles si variées de l'organisation humaine, que Galien fit à la Divinité cette suave invocation : — O toi qui nous a faits ! en composant un discours si saint, je crois chanter un véritable hymne à ta gloire ! Je t'honore plus en faisant valoir la beauté de tes ouvrages, qu'en te sacrifiant des hécatombes, ou en faisant fumer tes temples de l'encens le plus précieux. La véritable piété consiste à me connaître moi-même; ensuite, à enseigner aux autres, quelle est la grandeur de tes bontés, de ton pouvoir, de ta sagesse. — Ta bonté se montre dans l'égale distribution de tes présents, ayant réparti à chaque homme, les organes qui lui sont nécessaires. — Ta sagesse se voit dans l'excellence de

Digitized by Google

tes dons; et ta puissance dans l'exécution de tes desseins.

Physiologie. Cette science n'est pas moins féconde que l'anatomie, en faits qui attestent l'excellence de la cause que nous défendons. — Qu'y-a-t-il en effet de plus mystérieux que l'action de nos organes, cette grande famille sans cesse agissante, où chacun joue son rôle sous la direction suprême d'un organe roi, le cerveau et le système nerveux? — Lorsqu'on envisage les opérations de tous ces instruments de l'organisme, en soulevant s'il est possible le voile de plomb qui les couvre toutes, que de convictions acquises en un instant que Dieu se retrouve partout dans l'homme, pour rendre une religieuse pensée de M. de Bonstetten. — Et en effet, quel concert, quel ordre dans chacun de leurs actes! Quel ensemble et quelle régularité dans leurs mouvements! Deux seules facultés suffisent, celle de sentir et celle de se mouvoir, comme causes immédiates de la production de tous ces phénomènes organiques, facultés qui se modifient dans chaque organe, pour ne mettre en rapport chacun d'eux qu'avec les seuls matériaux de son action ou de sa fonction.

Pour cause première de l'ordre et de l'harmonie que manifeste cette grande fabrique organisée, pour principe de tous les événements qui s'y passent, une force active, une, indivisible, véritable principe animateur, qui est aux corps vivants ce qu'est l'attraction pour les corps célestes, l'affinité pour la molécule chimique, force ou cause inconnue dont le secret est encore à celui-là seul, qui, comme l'a dit Newton, est tout œil, toute oreille, tout cerveau, tout bras, tout sentiment, toute

Digitized by Google

force d'intelligence et d'action. — Au-dessus de cette force vitale et de ses actes, l'ame, principe souverain, intermédiaire entre Dieu et l'homme, source féconde de ses plus nobles facultés, de sa vie morale, et d'une vie plus grande encore, si, dans notre vallée de misères, il n'a point oublié la mission qui lui a été imposée.

La nature de la force vitale a été pour les médecins, le sujet de mille efforts divers propres à en pénétrer l'intimité, efforts aussi vains que malheureux. Stahl confondait cette force avec l'ame, erreur abandonnée par la science. Nos matérialistes modernes, nourrissons d'Epicure et de la philosophie sensualiste, n'ont voulu voir dans la vie, non plus un produit d'une force spéciale, mais un simple effet des dispositions de l'organisation elle-même, dispositions mises en jeu par les forces attractives et répulsives de la matière, modifiées par les conditions organiques.—Les fluides impondérables, l'électricité, le calorique, sont pour eux les agents de ces forces. Pour ces savants encore, les instruments de la pensée et de toute action vitale, le cerveau et la moëlle épinière ne constituent qu'un simple appareil électro-moteur, une machine galvanique, et l'homme tout entier, comme l'a dit Broussais, un appareil physico-chimico-biotifique. Quelles pensées! et quelles théories !!! Milton, Klopstock, Racine, assimilés à la pile de Volta, à la bouteille de Leyde, à des cornues !! Le Paradis perdu, la Messiade, Athalie, jugés à l'instar de produits physiques ou chimiques. Le phosphore, envisagé sans doute, comme le principe du génie et de l'enthousiasme !!!

Que répondre à de pareilles folies? Comment s'est-il trouvé des têtes humaines assez mal inspirées, pour se complaire à dégrader leur propre être; à humilier

Digitized by Google

l'homme, au lieu de l'élever à la hauteur qu'il tient de la Divinité; qui le trompent, sous le prétexte de l'éclairer, et dont l'audace va jusqu'à vouloir lui persuader qu'il n'a aucun droit à la prétention de n'être pas de la famille d'un morceau de quartz, d'amphibole ou de silex? — Ignoreraient-ils donc, ces savants qui rougissent d'avoir une ame, que l'énergie de la nature, les forces de formation, d'impulsion, d'attraction, de répulsion, d'affinité, les courants électriques ou magnétiques, ne sont que des éléments d'action, des moyens d'ordre, et rien de plus? — Ces forces ne sauraient jamais être ni l'ordonnateur ni le régulateur.

Si les physiologistes modernes eussent moins cherché à pénétrer la nature de l'homme, et le fond de ce qui est en lui, ce qui leur échappera toujours; s'ils eussent su que l'esprit humain a des bornes qu'il ne peut franchir, sans se jeter dans des abîmes; s'ils eussent compris que nos organes ne peuvent posséder en eux la raison de leur activité, et que cette raison est ailleurs; ils eussent appliqué toute la puissance de leur esprit, à des recherches plus profondes, mieux dirigées sur l'essence de la force vitale, et ils eussent ainsi fondé une science qui n'aurait point la honte de leurs conceptions maniaques.

La physiologie alors, science des fins, s'il en fût jamais, au lieu de ses données douteuses, de ses incertitudes, de ses mensonges et de ses faux systèmes, eût pu poser des principes féconds, et lier cette science à la science de l'ame.

Elle eût alors fortifié la morale, agrandi le champ de ses préceptes, science dont ne sauraient jamais se passer les intelligences éclairées et les nobles cœurs. — Elle eût encore développé le sentiment religieux, ins-

Digitized by Google

tinct de la nature humaine, besoin impérieux de l'ame et objet chéri de la plus haute philosophie.

Médecine. La même puissance, la même force qui préside à tous les actes de la vie dans l'état de santé, est encore celle qui les gouverne, lorsque la maladie succède à l'état normal. L'état morbide n'est, en effet, qu'une modification de la manière d'être habituelle de la force vitale, une perturbation dans son développement, son énergie, sa direction, une perversion de ses actes, sous l'influence de causes variées, provenant du dehors, ou développées dans le sein même de l'organisme.

Dans cet état de trouble ou de révolution organique, l'éveil est presque toujours donné au principe vital, monarque physiologique. Il assemble et porte alors ses forces, soit sur un seul point de l'économie, soit sur son ensemble, selon que l'ennemi a dirigé son action destructive, sur un seul ou sur tous les organes. — Cette réaction souvent salutaire, quelquefois fâcheuse si elle dépasse certaines limites, a lieu en vertu des sympathies qui unissent tous les tissus, tous les instruments de la vie, sympathies ou connexions, qui les obligent à s'équilibrer, à se pondérer, qui ne permettent à aucun d'eux d'exagérer son rôle, et qui donnent à chacun des organes, le pouvoir de se porter mutuellement secours, lorsque l'un d'eux ou plusieurs tombent malades.

C'est cette réaction qu'Hippocrate appelle dans les maladies, *vis vitæ; morborum natura medicatrix,* force, puissance médicatrice, qu'il faisait remonter jusqu'à l'auteur de toutes choses; c'est elle qui faisait dire à Am-

Digitized by Google

broise Paré : j'ai traité des malades, (et ces malades étaient des rois); mais c'est Dieu qui les a guéris.

C'est elle enfin, que Van-Helmont et Stahl regardaient comme le produit d'une force providentielle, force qu'ils étudiaient avec un religieux respect, dans les maladies.

Le but de cette réaction et de la fièvre elle-même, qui n'en est que le plus grand développement, est la destruction du principe morbide, et son élimination au dehors, si ce principe est susceptible d'être modifié et expulsé ; son incarcération même, à l'aide d'un travail organique tout spécial et des plus intelligents, si son rejet ne peut être prompt et immédiat.

Les résultats derniers de cette réaction sont :

La guérison de l'organe malade, ou de toute l'économie, par des crises ou cachées ou évidentes, si l'organisation est forte, et la réaction régulière.

Ou des maladies secondaires, si les efforts de cette réaction se dévient, s'ils sont impuissants, ou s'ils ont exagéré le travail qui devait mettre un terme à la maladie.

Ou la mort, si la cause du mal est au-dessus de la puissance vitale, ou si Dieu a marqué de son doigt l'instant fatal et souvent heureux, où le moribond n'a plus de rôle à jouer en ce monde. — Ainsi se justifie cette maxime d'Héraclite d'Ephèse, que tout dans la nature est régi par des lois constantes, et que les phénomènes en apparence les plus discordants concourent eux-mêmes à l'harmonie du tout.

A l'aspect de tels tableaux, tableaux parlants s'il en fût jamais, que dire de ces médecins irréfléchis, dont les noms n'attendront pas, pour se perdre, l'oubli des âges, qui ne voient dans l'homme, qu'un être sou-

Digitized by Google

mis aux seules lois de la nature morte? — Où est le fait propre à la matière brute, qui indique des relations intimes en quelque sorte comme raisonnées, entre ses diverses parties une correspondance toujours active, qui les rend solidaires de leurs sensations, de leurs souffrances, qui les appelle à se secourir, à se défendre contre l'ennemi commun, et souvent à l'anéantir?

Pourquoi, en face de faits si démonstratifs, n'employer les forces de son esprit qu'à les dénaturer et à n'en tirer que des propositions absurdes? — Sans doute, l'erreur est permise dans la solution de problèmes aussi ardus, que les problèmes que renferme l'homme. — Les plus vastes intelligences en ont commises et par leur insuccès justifient M^me^. de Staël, lorsqu'elle dit, que l'énigme de nous-mêmes dévore comme le sphynx, les milliers de systèmes qui prétendent à la gloire d'en avoir deviné le mot. — Mais combien cette erreur ne serait-elle pas plus rare, si les savants dans leurs recherches, n'oubliaient jamais qu'il y a sagesse à s'arrêter aux limites que pose la raison.

Elle le serait plus encore, si ces mêmes hommes avaient toujours présent à la pensée, qu'il est une source dont tout émane, et qu'à elle seule l'on doit demander et la lumière qui éclaire et le jugement qui guide. — Et en effet, qui peut ne pas savoir aujourd'hui que c'est spécialement dans les recherches scientifiques, qu'il ne faut jamais perdre de vue, que les grands principes sur lesquels reposent nos rapports avec Dieu, constituent la seule philosophie possible, pour les vérités ou les choses qui sont au-delà de l'intelligence et de l'expérience? — Pascal n'avait pas d'autre règle de conduite, dans la composition d'œuvres qui ont élevé si haut son nom dans la pensée des hommes. Et Jacobi l'a imité.

Digitized by Google

DERNIÈRE SCÈNE DE LA VIE.

Au médecin est encore réservé l'étude de la dernière scène de la vie, de ce moment où tout l'édifice mortel de l'homme, ce vassal du ciel, va rentrer dans le néant. C'est alors que se formulent tous les faits propres à chacun de nous. Plus de dissimulations aucunes, plus de contraintes pour celui qui a vécu en dehors de la vérité. — Les liens de l'ame qui l'avaient faite sujette, là où elle aurait dû commander, déjà détendus, ne s'opposent plus à ce qu'elle redise ce que la vie terrestre, bien ou mal employée, a déposé en elle.

Si l'homme a toujours maintenu ses passions dans de justes et honorables limites; si le bien a été la règle de ses devoirs; si sa vie s'est passée dans le respect des choses morales et religieuses, la physionomie de cet homme moribond raconte et ses vertus et sa moralité. — Tout en elle est calme. Tous ses traits expriment la sécurité, et l'attente d'un bien vivement désiré. — Ni craintes, ni angoisses; mais à leur place, la résignation la plus parfaite pour l'accomplissement d'un fait qui est dans les décrets de Dieu. On dirait que l'ame a déjà chez lui des communications anticipées avec le Ciel. Le St.-Jérôme du Dominicain est le type de cette céleste physionomie.

Quels contrastes chez celui qui pendant de trop longs jours, s'est mis en dehors des lois divines et humaines! C'est une scène de l'enfer à peindre.

Un tel homme étourdi par la voix vengeresse de la conscience, enveloppé des ombres de la mort, s'agite en cent manières diverses sur son lit, confident de ses plaintes, de ses regrets et quelquefois de ses forfaits. Epouvanté par la mort qu'il veut fuir, et qui déjà l'é-

Digitized by Google

treint, il fait de vains efforts qui n'attestent tous que les inquiétudes d'une ame dont la vue plonge déjà sur l'abîme prêt à se fermer sur elle. De ses yeux fauves et menaçants, roulant dans leurs orbites, il sort on ne sait quoi de sombre et de farouche : tardif produit du remords et du désespoir. Ses lèvres livides et tremblantes, incessamment agitées par le spasme, expriment le plus odieux cynisme. — De sa bouche sèche, ou inondée d'une salive écumeuse et sanglante, sortent en torrents impurs des imprécations et contre les hommes et contre Dieu lui-même, qui déjà l'a jugé. — C'est le Satan de Milton menaçant l'Eternel.

Ces traits du crime ne sont qu'ébauchés. — Mais si nous les comparons avec ceux de l'homme de bien, quelle démonstration plus éclatante de l'existence chez l'homme, d'un principe immatériel, et des rapports intimes de ce principe avec le ciel ! — Pourquoi tant de quiétude chez l'un ; tant d'anxiétés, de terreur chez l'autre ? — Quels enseignements à en tirer pour la morale et la religion ! Que de consolation pour la vertu ! Quelle épouvante pour le crime !

Ici se termine la première partie de notre travail. Dans un second chapitre nous aurons à aborder les faits psychologiques qui prêtent appui à notre proposition. — Nous le terminerons par l'étude des rapports non moins vrais et obligés des sciences avec le Christianisme.

SALGUES.

Digitized by Google

SOCRATE ET GLAUCON.

Chez le doux Xénophon, l'élève de Socrate,
Son ami, son vengeur au sein d'Athène ingrate,
J'ai lu ce dialogue, et je vous le tradui :
Puisse-t-il corriger les Glaucons d'aujourd'hui !

ANDRIEUX.

Glaucon, fils d'Ariston, n'avait pas encore vingt ans lorsqu'il entreprit de parler dans l'assemblée du Peuple : il aspirait à gouverner l'Etat. Arraché de la tribune, bafoué, ni parents ni amis ne pouvaient l'arrêter. Socrate, qui lui voulait du bien à cause de Charmide et de Platon, parvint seul à le guérir. Un jour il l'aborde, et, par ce début, trouve moyen de s'en faire écouter :

« Tu as donc, mon cher Glaucon, mûri le projet de gouverner notre République ?

— Oui, Socrate.

— Par Jupiter ! voilà un noble dessein, s'il en fut. Exécute-le, et je te vois combler toi-même tous tes vœux, obliger tes amis, illustrer ta maison, fortifier, enrichir ta patrie, populariser ton nom dans Athènes, dans la Grèce, peut-être même, nouveau Thémistocle, jusque chez les Barbares. En tout lieu, tous les regards se porteront sur toi. »

Entendant cela, le jeune homme se redressait ; une douce émotion le retenait près de Socrate.

« Pour obtenir cette gloire, Glaucon, tu as compris qu'il faut servir l'Etat ?

— Sans doute.

Digitized by Google

— Au nom des Dieux, pas de mystère ! Quel est le premier bienfait que l'Etat va recevoir de toi ? »

Glaucon reste muet, cherchant en lui-même par où il commencera.

« Si tu voulais, reprend le sage, rendre florissante la maison d'un ami, tu essaierais de l'enrichir : ne tâcheras-tu pas aussi d'augmenter la fortune publique ?

— C'est cela, précisément.

— Le moyen de l'augmenter, n'est-ce pas d'accroître nos revenus ?

— Il me semble ainsi.

— Dis-moi donc d'où se tirent maintenant les revenus d'Athènes, à combien ils montent. Tu as, à coup sûr, étudié cela, pour suppléer aux produits trop faibles, et combler, au besoin, un déficit.

— Par Hercule ! je n'y ai pas même songé.

— Cela te sera échappé. Eh bien, parle-nous des dépenses de l'Etat : sans doute tu as pensé à les restreindre.

— Non, parbleu ! pas davantage.

— Ajournons donc notre projet d'enrichir la patrie : comment y travailler, si l'on ne connaît ni ses recettes, ni ses dépenses ?

— Mais la guerre, Socrate, la guerre ! voilà un moyen de remplir les coffres de l'Etat !

— Très-certainement, mais à une condition, la victoire : vaincu, on se ruinerait.

— Tu dis vrai.

— Le citoyen qui projette une guerre doit donc avoir calculé les forces de sa nation et celles de l'ennemi. S'il juge sa nation plus forte, il lui conseille de prendre les armes ; plus faible, il lui persuade de ne rien hasarder.

Digitized by Google

— C'est juste.

— Tu me diras donc quelles sont, sur terre et sur mer, les forces d'Athènes d'abord, puis de ses adversaires.

— Par Jupiter ! je ne saurais répondre sur le champ.

— Tu as du moins quelques mémoires : communique-les-moi ; je serais fort aise de m'instruire sur cet objet.

— Non, en vérité, je n'ai rien écrit.

— Nous ne nous presserons donc pas de délibérer sur la guerre : matière immense, que tu n'as pu, homme d'Etat nouveau, approfondir encore. Tu auras seulement, je le vois, songé à la défense du territoire. Les garnisons nécessaires, les garnisons inutiles, leur nombre, les troupes qui suffiront ici, et là seraient insuffisantes, tout cela t'est connu. Tu renforceras les garnisons utiles, tu supprimeras les autres.

— Moi, morbleu ! je les casserai toutes. Elles ne gardent pas le pays, elles le pillent.

— Quoi ! plus de garnisons ! Ne vois-tu pas que l'Attique va devenir la proie du premier venu ? D'ailleurs, les as-tu visitées? Comment sais-tu qu'elles nous gardent si mal ?

— Je le présume.

— Une simple conjecture ! Ici encore, pour délibérer, n'attendrons-nous pas que nous ayons vu ?

— Ce sera peut-être mieux.

— Quant à nos mines d'argent, je sais, Glaucon, que tu ne les a pas visitées : ainsi, tu ne peux dire pourquoi elles rapportent moins qu'autrefois.

— Il est vrai, je n'y suis pas allé.

— L'air en est, dit-on, si malsain ! Excuse très-valable, quand il faudra discuter cette matière.

Digitized by Google

— Socrate me raille !

— Je suis sûr, du moins, que tu as soigneusement supputé et le temps pendant lequel les blés de l'Attique peuvent en nourrir les habitants, et le supplément nécessaire pour chaque année. Tu ne voudrais pas être surpris par la disette ; et, ministre éclairé, tu pourras en préserver tes concitoyens par tes conseils sur les approvisionnements.

— Mais c'est un travail prodigieux, s'il faut entrer dans de pareils détails !

— Cependant, le moyen de gouverner même sa famille, si l'on n'en connaît tous les besoins, toutes les ressources ? Athènes contient plus de dix mille maisons, et les régir toutes n'est pas chose aisée. Que n'as-tu tâché d'abord de relever celle de ton oncle ? elle en a bon besoin. Après cet essai de tes forces, tu t'éleverais à de plus grandes choses. Mais, si tu ne peux aider un seul particulier, comment servir tout un peuple ? L'homme trop faible pour porter un talent se chargera-t-il d'un plus lourd fardeau ?

— Mon oncle ! je lui aurais rendu de grands services ; mais il n'a pas voulu m'écouter.

— Quoi ! un oncle est sourd à ta voix, et tu crois pouvoir persuader tous les Athéniens, cet oncle avec eux ! Prends garde, Glaucon : courant après la gloire, tu vas tomber dans le mépris. A discuter, à entreprendre ce qu'on ignore, ne sens-tu pas que la chute est facile ? Vois ces gens, de toi bien connus, qui se mettent en évidence, pérorant, agissant sans savoir : trouves-tu qu'on leur dispense plus d'éloges que de reproches, qu'ils excitent plus l'admiration que le dédain ? Pense aux sages qui comprennent ce qu'ils disent, ce qu'ils font : je me trompe fort, ou tu reconnaîtras toujours

Digitized by Google

parmi les citoyens les plus éclairés ceux qu'Athènes estime et admire, parmi les plus ignorants ceux qu'elle honnit et méprise. Jeune homme, tu es avide de renommée, tu veux que ta patrie te contemple : travaille donc à t'instruire avant d'entreprendre ; apporte aux affaires publiques des lumières supérieures : alors tes faciles succès ne pourront m'étonner. ».

NOTE.

Voyez Xenophontis *Memorabilia*, l. III, c. 6. J'ai traduit ce Dialogue sur le texte de L. Dindorf, *Biblioth. Græco-lat.* de F. Didot; 1838. Le savant et spirituel Andrieux l'a abrégé en l'imitant dans une pièce de vers lue à l'Institut le 28 thermidor, an V, et qui se trouve dans le recueil de ses OEuvres, t. III, p. 214; 1818.

Le jeune *Glaucon*, interlocuteur de Socrate, était frère de Platon.

A cause de Charmide et de Platon. Le grec dit, *de Charmide, fils de Glaucon, etc.* Cet autre *Glaucon* était oncle paternel de Platon. Voyez le début du dialogue de ce philosophe intitulé *Charmide*; la *Vie de Platon*, par Diogène de Laërte; et le commentaire de Proclus sur le *Timée*.

Pour obtenir cette gloire. Littéralement, *puisque tu veux être honoré. Dans notre République,* ajoute B. Weiske, qui croit la phrase grecque incomplète. Le docte éditeur se trompe, il ne manque rien. Socrate ne vient-il pas de dire que le nom du jeune présomptueux *pénétrera dans toute la Grèce, et jusque chez les Barbares?*

D'où se tirent maintenant les revenus d'Athènes. Les tributs des alliés; les impôts sur la propriété; les taxes personnelles et industrielles; les mines, surtout celles du mont Laurium (Marronorisi, près de *Legrano*), qui donnent encore aujourd'hui un

Digitized by Google

peu de sable argentifère ; les péages des ports ; les douanes ; les amendes ; les confiscations, étaient les principales sources de ces revenus. Boeckh, *Économie Politique des Athéniens*, l. III.

A combien ils montent. Au commencement de la guerre du Péloponèse, ces revenus pouvaient s'élever à 1,800 talents (un peu plus de dix millions). Ils baissèrent beaucoup lorsqu'Athènes perdit sa supériorité. L'orateur Lycurgue, contemporain de Démosthène, les fit remonter momentanément à 1,200 talents (près de sept millions). Boeckh, *Ibid.*, c. 19.

Parle-nous des dépenses de l'Etat. Déduction faite des frais variables occasionnés par la guerre, on présume que ces dépenses annuelles montaient souvent à 1,000 talents (5,750,000 fr.) Boeckh, l. II, c. 20.

Socrate me raille ! On lit cette petite phrase de deux autres manières, qui signifient *Je les visiterai (les mines)*, ou *J'alléguerai ce prétexte*. La première variante semble insignifiante ; la seconde est une lourde sottise.

Le temps pendant lequel les blés de l'Attique peuvent en nourrir les habitants. Ce temps serait de 8 mois, année moyenne, d'après les calculs du célèbre philologue de Berlin. Il conjecture qu'il fallait à la consommation de l'Attique un peu plus de trois millions de médimnes de blé, ou de 1,555,200 hectolitres; que ce pays pouvait en produire les deux tiers; et il rappelle que les Athéniens tiraient *le supplément nécessaire* surtout du Pont, de la Thrace, de la Libye et de cette Sicile qui fut aussi la nourrice de Rome. *Ibid.* l. I, c. 15.

Pour porter un talent. Poids de 19,44 kilogrammes.

STIÉVENART.

Digitized by Google

COUP-D'ŒIL PHILOSOPHIQUE

SUR

LES PHASES DE LA LITTÉRATURE EN FRANCE.

LITTÉRATURE CONTEMPORAINE.

§ Les auteurs vivants.

On doit des égards aux vivants, on ne doit aux morts que la vérité. Quand j'ai traité de la littérature contemporaine sous le Consulat et l'Empire, j'ai fait l'application de la seconde partie de cet adage. J'ai jugé Laharpe, Delille et M^me^ de Staël, avec une vérité pleine et sans réserve; cela était sans inconvénient comme aussi sans péril. Aujourd'hui, je m'adresse aux vivants, je leur dois des égards; mais à vous qui m'écoutez, Messieurs, je dois aussi la vérité : je vais donc entreprendre une tâche épineuse, qui est d'être franc et libre dans mes jugements, tout en conservant la mesure que commandent de grands noms, des personnages honorables. J'ai besoin ici de votre bienveillance; si je tombe dans l'erreur, vous me tiendrez compte de mes intentions équitables et droites. Vous n'attendez pas de moi, sans doute,

Digitized by Google

dans une seule étude, un tableau de toutes les branches de la littérature et une revue complète des notabilités contemporaines qui les ont illustrées ; je ne pourrais, même en un long discours, vous offrir qu'une esquisse sans valeur. Je me renfermerai aujourd'hui dans la littérature d'imagination, et j'essaierai seulement d'apprécier les deux maîtres. Je toucherai les points culminants de mon sujet : ils me fourniront abondamment de quoi remplir la carrière que je dois parcourir selon le temps et mes forces.

A l'ouverture de ce siècle, deux littératures étaient en présence qui préoccupaient les gens de goût et les gens d'études : la littérature du dix-septième et celle du dix-huitième siècle. L'une comme l'autre pouvait être l'objet d'une préférence ; mais l'une et l'autre étaient également finies, parce que les conditions sociales qui les avaient faites n'existaient plus. Assurément, la France transformée par la Révolution était loin des opinions et des mœurs qui avaient enfanté la littérature du siècle de Louis XIV ; et ce qui n'est pas moins vrai, bien que moins apparent, c'est que la Révolution française, née de la littérature du XVIII^e^ siècle, avait usé les théories et les formes de cette même littérature. A une nouvelle situation sociale il fallait une expression neuve. Pour surgir au grand jour et prendre racine, une nouvelle école n'attendait qu'un producteur.

M. de Chateaubriand est le chef de l'école nouvelle selon l'acception légitime du mot. Dans son *Génie du Christianisme* il a apporté tout un ordre à lui de vues, de mouvements et d'images : production sans modèle, où l'auteur donnait l'attrait de la nouveauté aux choses

Digitized by Google

anciennes, et aux nouvelles la consécration de l'autorité. Comme homme d'imagination, M. de Chateaubriand n'a décrit qu'une situation qu'il a trois fois reproduite et il n'a tracé qu'un caractère. En cela, on ne saurait dire qu'il est inventeur à la façon du Tasse ou de Walter-Scott; la fécondité dramatique lui a manqué. Mais il est le premier dans le genre descriptif, il a ouvert une voie neuve dans la critique, il a porté dans l'analyse des caractères et du jeu des passions une sagacité supérieure, une délicatesse exquise avec un style admirable de grâce et d'éloquence : cela suffit à sa gloire.

Il est le premier dans le genre descriptif, ai-je dit; et comment? Non point parce que sa peinture est fidèle et frappante, mérite aujourd'hui vulgaire; mais parce que vous trouvez sous l'image un sentiment profond ou une haute pensée. C'est ainsi qu'en nous racontant les migrations des oiseaux aquatiques, il nous transporte sur le lieu de la scène, il nous fait assister aux évolutions des voyageurs, nous les voyons s'abattre sur les eaux qui retentissent; *là, battant des ailes et poussant des cris par intervalles au milieu du murmure des vents et des pluies, ils saluent l'habitation de l'homme....* de l'homme qui est le centre de la création et le roi des créatures; voilà la pensée qui domine le tableau! Etudiez toutes les pages de ce livre qui embrasse tout parce que le Christianisme comprend tout : littérature, arts, sciences, lois, mœurs, institutions; partout l'imagination donne des ailes à la pensée; et réciproquement il n'est pas un sentiment, pas une image qui ne tende à se résoudre en preuve selon le point de vue où l'auteur s'est placé. Mais où l'apologiste de la Religion est véritablement neuf en son sujet, c'est quand il s'applique à

Digitized by Google

déterminer l'influence du Christianisme dans l'exercice de nos facultés, et que passant en revue les plus hautes productions de l'esprit humain, il montre la supériorité du génie chrétien sur celui de l'antiquité profane.

Il y avait deux manières de développer cette vue. L'une était d'établir le parallèle entre les ouvrages conçus sous l'impression du polythéisme et ceux dont la pensée chrétienne est le fond ou l'objet; la seconde manière que l'auteur fait concourir avec la première, que j'appelle indirecte et qui est la plus savante, consistait à montrer que dans l'œuvre d'imagination des Modernes, la pensée chrétienne domine encore, alors même qu'elle paraît étrangère à l'essence de l'œuvre et à ses formes : secrète inspiration toujours grande et féconde. Il y en a un exemple fameux dans la Phèdre de Racine.

Vous avez tous présente en votre souvenir la scène de jalousie où l'épouse incestueuse et homicide fait éclater ses remords :

> Misérable ! et je vis et je soutiens la vue
> De ce sacré soleil dont je suis descendue !
> J'ai pour aïeul le père et le maître des Dieux,
> Le ciel, tout l'univers est plein de mes aïeux,
> Où me cacher? ..... etc.

Voltaire et Laharpe avaient signalé ce morceau avant M. de Chateaubriand. Mais ce que Voltaire n'avait garde de dire, et ce que Laharpe avec toute sa sagacité de critique n'avait pas vu, c'est que Phèdre est chrétienne dans le sentiment qui l'oppresse :

> Hélas ! du crime affreux dont la honte me suit
> Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit.

Digitized by Google

Dans ce cri final de l'angoisse d'un cœur déchiré, dans ce mélange des sens et de l'ame, de la passion et du remords, M. de Chateaubriand découvre un sentiment complet qui n'a point son expression chez les Anciens. *C'est la chrétienne réprouvée*, s'écrie-il! [1] Une fois cette voie tracée dans la critique, elle est devenue la voie commune; tous y ont marché. Mais disons que celui qui l'a ouverte jetait un jour nouveau sur la littérature, et qu'en cela il était inventeur.

[1] Le grand critique eût pu remarquer qu'en ce morceau, tout chrétien par le fond, Racine s'inspire d'un passage de la Bible; car le poète français, nous le savons, n'était pas moins familier avec le Roi-prophète qu'avec Euripide : « Où irai-je, » Seigneur, pour me dérober à votre esprit? Dans quel lieu fuir » pour échapper à votre vue? Que je monte dans le ciel, vous » y êtes; que je descende au fond des enfers, vous y êtes encore; » que je prenne des ailes pour me porter à l'extrémité de » l'Orient, ou que je me retire jusqu'à l'extrémité des mers, ce » serait votre main qui m'y conduirait et me soutiendrait dans » ma course! Et je me suis dit : peut-être que les ténèbres me » couvriront de leur ombre, et la nuit s'est trouvée lumineuse » pour me montrer à vous dans mes délices; parce qu'il n'y a » point de ténèbres obscures pour vous, Seigneur, que la nuit » est claire à l'égal du jour, que les ténèbres de l'une et les lu- » mières de l'autre sont pour vous une même chose! » (Ps. CXXXVIII, 7-12.) La réminiscence est sensible dans la pensée et dans les mouvements; le poète n'a eu besoin que de revêtir le chant sacré des formes du polythéisme. Certes, Phèdre, se dérobant au pouvoir d'un Dieu pour tomber sous la main d'un autre, est admirable de passion et d'éloquence dans le style de Racine : convenons aussi que le vrai Dieu qui remplit seul le ciel, la terre et les enfers, et les pénètre de sa présence, est encore autrement et sublime et terrible que cette fantasmagorie mythologique.

Digitized by Google

Quant aux dernières parties de l'ouvrage qui ont pour objet de montrer la grandeur du culte chrétien, l'excellence du sacerdoce et de signaler les bienfaits de la loi de charité parmi les hommes; elles sont dans la mémoire de tous ceux qui lisent. M. de Chateaubriand s'était proposé de détruire les préventions et les préjugés que le dernier siècle avait légués aux gens du monde et aux gens d'études. Le scepticisme moderne s'était établi par l'abus du raisonnement; l'athlète nouveau l'attaque par le sentiment et l'imagination : jamais œuvre humaine n'a mieux touché au but.

En expliquant la poétique du Christianisme, M. de Chateaubriand avait entendu prouver que la poésie, dans le développement des caractères et des passions, dans ses rapports avec les hommes et les êtres surnaturels, empruntait au Christianisme des ressources et des beautés qui lui manquaient dans la religion payenne. Il voulut appuyer sa théorie sur un exemple qui fût tout nouveau : de là, la conception des *Martyrs*, œuvre qui dans la pensée intime de l'auteur était un appendice au Génie du Christianisme. Or, les *Martyrs*, à mon sens, sont l'œuvre manquée d'un grand écrivain. Sans doute, il n'appartient qu'au génie de faillir ainsi; mais un homme, quelque richement doué qu'il soit, ne saurait tout avoir; et notre grand écrivain, admirable de style, n'a pas au même degré l'invention poétique. Dans l'américaine *Atala*, la française *Amélie*, l'espagnole *Blanca*, je ne vois qu'une seule et même femme, comme dans ces encadrements divers je retrouve la même situation, un amour traversé par un obstacle insurmontable. L'idée de mettre en contraste dans les *Martyrs* les deux antiquités profane et sacrée était belle et féconde; mais pour la transformer en un poëme, il eût

Digitized by Google

fallu la lier à des situations et à des caractères. *Eudore* et *Cymodocée* sont des figures d'un dessin pur et correct auxquelles il manque le trait d'une physionomie individuelle. Dans le poëme épique, comme dans le drame, des descriptions riches et fortes ne sauraient suppléer au mouvement des figures ni remplir le vide de l'action. Ici le poète manque d'invention. Il ne crée rien, sans cesse il se souvient ; et des accents antiques, transportés mot pour mot dans des circonstances imaginaires, perdent à ce travestissement leur charme ou leur gravité. J'ai sous les yeux le tableau d'une époque, mais infidèle : œuvre trop inexacte pour une histoire, et comme poème, inanimée. — C'est dans *René* qu'il faut chercher le poète, *vates*, l'homme qui révèle, celui qui met au grand jour une pensée qui était au fond des cœurs, mais vague et confuse, à laquelle son génie créateur a su donner une forme et la vie.

Cependant M. de Chateaubriand avait visité l'Orient. Obéissant à cet instinct inquiet et curieux qui pousse les hommes d'imagination aux voyages et les met dans la nécessité de voir pour remplir leur vocation qui est de peindre, le même homme, qui avait promené ses regards dans les solitudes de l'Amérique, avait voulu interroger aussi cette vieille terre d'Asie, berceau de la Religion et de la civilisation du Monde. Nous devons à l'entreprise du pélerin l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Il n'est peut-être pas un livre dont l'auteur soit aussi intimement pénétré de son sujet. M. de Chateaubriand a vu la Grèce avec amour. Chaque souvenir de cette terre classique lui fait battre le cœur. On sent qu'il sympathise avec tous ces noms glorieux comme un voyageur qui retrouve un des siens au bout d'une longue absence. Quand le pélerin arrive dans la Pales-

Digitized by Google

tine, vous n'attendez pas chez lui, sans doute, cet amour pénitent qui animait le chrétien au IVe siècle, ou cette foi candide et ardente qui passionnait celui du XIIe; chaque siècle a ses mœurs qui passent avec lui. Mais il vous reste un homme croyant, à imagination forte et à grandes pensées; celui-ci vous donnera des tableaux dont l'impression sera dans votre ame ineffaçable. Il vous transportera dans la ville des mystères encore debout après ses dix-sept ruines; il mettra sous vos yeux le Turc, le Juif et le Chrétien dans la cité désolée, et ce sépulcre vide qui explique la destinée de Jérusalem, *le seul tombeau*, selon son mot sublime, *qui n'aura rien à rendre à la fin des siècles*. En relisant ce livre qui retrace les plus grands souvenirs de l'antiquité et du moyen âge, j'ai admiré une qualité dans l'écrivain qu'on n'a pas assez remarquée, parce que chez M. de Chateaubriand elle est en quelque sorte voilée sous le charme du style, c'est sa profonde érudition. L'*Itinéraire* suppose une lecture immense; ceci dénote la patience des longues études unie à la plus riche imagination : rare accord qui est le partage des premiers entre les esprits supérieurs. Je trouve encore une autre qualité dans ce livre, et celle-ci excite en moi une noble sympathie : c'est le sentiment patriotique que l'écrivain porte au fond du cœur et qui se déclare dans chaque impression qu'il éprouve. Les hauts faits de notre nation qui a joué un si grand rôle au moyen âge dans la Grèce et dans la Syrie lui fournissent en toute occasion une allusion touchante. Ainsi, quand il me décrit les monuments de Godefroy et de Baudouin placés dans l'église du saint sépulcre : « Ces cendres » sont des cendres françaises, s'écrie-t-il, et les » seules qui soient ensevelies à l'ombre du tombeau

Digitized by Google

» de Jésus-Christ. Quel titre d'honneur pour ma pa-
» trie ! »

A dater de là, cette voix éclatante devient muette. Rentré dans sa patrie avec ses instincts, ses souvenirs et sa plume, M. de Chateaubriand s'était constitué l'adversaire d'un pouvoir qui ne voulait ni conseil, ni contrôle, ni même du bruit d'une gloire qui pouvait distraire de la sienne. — Quand le régime impérial prit fin, deux idées se firent jour au dehors qui n'attendaient qu'un champ libre en France pour se réaliser : l'indépendance de la pensée et le gouvernement du pays par le pays. Du moment donc où le bras de fer qui comprimait ces deux ressorts de la vie publique fut brisé, les idées prévalurent et le règne de l'opinion commença. Vous sentez, Messieurs, qu'en un état de choses où la pensée rendue libre allait régir le monde, un rôle était ouvert au premier littérateur de l'époque. Aussi dès-lors et depuis, avons-nous vu M. de Chateaubriand prendre l'initiative dans tous les grands mouvements de l'opinion publique.

Mon intention n'est point ici d'apprécier ce personnage comme écrivain politique, parce que la politique ne doit pas se faire jour dans cette enceinte. Je ne dirai qu'un mot, bien sûr de n'être démenti par personne : c'est que dans toutes les conjonctures où cette grande voix s'est fait entendre, elle a constamment dominé les autres. Que l'écrivain ait tort ou raison dans ses vues, c'est ce que je ne dois ni ne veux examiner; je ne vois qu'une chose : un homme d'une part et son siècle de l'autre. Or quand cet homme parle, le siècle écoute; et cette parole, traduite aussitôt dans toutes les langues, pénètre partout où il y a des hommes qui pensent et qui lisent. Quelle suprématie que celle-là, Messieurs !

Digitized by Google

Que la pensée humaine est grande et quel honneur d'en être ainsi l'interprète ! Résumons-nous sur le grand écrivain.

Les ouvrages de M. de Chateaubriand se rattachent au Génie du Christianisme par le fond des idées ; ils y tiennent tous intimement par les formes du style ; on peut dire même qu'ils ne sont beaux que par cette unité de formes et d'idées qui se reproduit dans tous ses écrits. Dans les matières les plus diverses, la manière habituelle de cet écrivain se décèle par un art dont le secret est à lui, qui est d'accoler ensemble la pensée, le sentiment et l'image, en sorte qu'il saisit l'ame par tous les points à la fois. Il excelle dans ces rapprochements tristes et touchants que l'expérience de la vie fait naître dans une ame tendre. Soit qu'il décrive le cours orageux d'une passion, soit qu'il rappelle une grande catastrophe de la vie sociale, il rencontre toujours avec une justesse exquise le trait qui pénètre au cœur et doit y laisser trace. Il est peintre avant tout, j'en conviens ; mais avec l'art, comme je l'ai dit, d'encadrer dans ses tableaux de saines et grandes pensées dont la valeur s'accroît alors de tout l'éclat d'un style magique qui tient en même temps de l'orateur et du poète. L'impression qu'il a produite sur le siècle a modifié les idées et s'est étendue aux procédés de l'art. Imitateur ou détracteur, nul ne s'est soustrait à cet ascendant du génie. M. de Chateaubriand, avec ses défauts, et il en a qui tiennent à son imagination forte et à l'élan même de son inspiration, figure au premier rang des plus grands écrivains qui ont illustré les lettres en tout pays. La postérité le comptera parmi ces génies d'élite qui ont ouvert dans la carrière des lettres une route nouvelle, dont les écrits font le charme de tous

Digitized by Google

ceux qui sont sensibles aux plaisirs de l'esprit, dont le style et la manière sont un objet d'études pour ceux qui se sentent épris du grand art de produire.

Il faut le dire à l'honneur de notre âge : en face d'un grand écrivain qui ouvrirait dans les lettres tout un horizon nouveau, il était réservé à cet âge de montrer dans la poésie un génie original et neuf qui étendrait à son tour le domaine de l'art.

Ce fut dans la république des lettres un événement étrange que l'apparition des *Méditations* de M. de Lamartine. Alors que les esprits en France étaient uniquement préoccupés des intérêts matériels et des agitations de la politique, que les productions des gens de lettres, toutes plus ou moins teintes des passions de l'époque, semblaient n'être elles-mêmes qu'un écho de la tribune; voilà qu'un jeune homme, du fond de sa province, donne au public un livre tout parfumé d'amour, de grâce et de rêverie. Idolâtre de la nature, ne connaissant qu'elle et les illusions de son cœur, il peint l'une et les autres de couleurs nouvelles, il révèle à ses lecteurs surpris qu'au bout de deux siècles de vie et d'éclat la poésie française tenait encore en réserve des accents inconnus. Aussi, dès l'abord et à son début, il prit rang parmi ces rares écrivains dont le nom rappelle dans les arts un type; son coup d'essai fut celui d'un maître, et l'école nouvelle le salua son poète.

Remarquons-le toutefois : tout parfait qu'était son talent et bien que ses inspirations fussent neuves, M. de Lamartine n'a réussi que parce qu'il arrivait dans son temps. Le poète d'une époque est celui qui répond à la disposition des esprits, qui la pressent et

Digitized by Google

l'exalté ; ainsi a fait M. de Lamartine. Obéissant à un double instinct, le sien propre et celui du siècle, il a modulé ses chants sur le goût d'une époque où la mission de l'art semble être de peindre pour peindre, au gré d'une imagination fantasque dont le caprice est la seule loi. Ne cherchez point dans cette poésie une pensée dominante et régulatrice; c'est une musique qui charme l'oreille et remue le cœur, sans rien laisser dans l'esprit qu'un retentissement mélodieux. Le poète est flottant entre les croyances du passé et le rêve de l'avenir, aspirant à quelque chose d'inconnu dont l'expression nette échappe à sa poursuite. Chrétien, déiste, panthéiste même, selon la fugitive impression qu'il a reçue, il s'abandonne à son inspiration où que ce soit qu'elle le mène ; mais dans les *Méditations,* c'est avec une candeur, une innocence, une tendresse qui pénètrent l'ame et la ravissent. Là, son talent hardi et souple prend tous les tons et sait trouver au besoin l'élévation et la force. Tour à tour suave ou vigoureux, le chantre du *Lac* et de l'*Epitre à Byron,* de l'*Automne* et des *Préludes,* de la *Chartreuse* et de l'*Ode sur Bonaparte* passe à son gré du doux au grave, du gracieux au sublime, et toujours avec un bonheur égal. Nul poète, en aucun pays, n'a une inspiration plus soudaine et plus franche; nul autre avant lui n'avait fait passer dans notre langue je ne sais quelle mollesse et quelle grâce qui sont étrangères à son génie.

Chose attristante et que j'hésite à dire, ce grand poète, en son midi, est allé en déclinant. Dans *Jocelyn* et la *Chute d'un Ange,* la lyre rend des sons confus et désaccords. Serait-ce que transporté dans la sphère tumultueuse de la politique, le poète aurait oublié cette poésie de l'ame qui lui parlait à voix basse dans le si-

Digitized by Google

lence de la solitude? Préoccupé des bruits du siècle, l'entendra-t-il encore cette voix douce et puissante?

Peut-être à moi, lyre chérie,
Un jour tu pourras revenir,
Quand de songes divins suivie,
La mort approche, et que la vie
S'éloigne comme un souvenir [1].

J'en accepte l'augure et j'en ai l'assurance! L'astre éclatant à son lever, voilé d'un nuage à son midi, sera dans son couchant radieux et pur. Fatigué du vain bruit de la scène du monde, cet esprit élevé, ce cœur noble et tendre se repliera sur lui-même au soir de la vie. Le poète retrouvera sa solitude inspiratrice. On entendra le cygne à son réveil; derniers accents, les plus mélodieux.

Les deux grandes renommées qui nous ont occupé doivent tout à elles-mêmes; les beautés de ces écrivains, comme leurs défauts, appartiennent à leur génie. Ces hommes sont rares. Il est beau d'en montrer deux dans une période littéraire. Ceux qui les suivent au second rang dans la littérature d'imagination ont joint à leur inspiration propre l'imitation des littératures étrangères. Or, quatre hommes marquant dans la littérature de nos voisins ont tracé dans la nôtre une impression forte et profonde : Gœthe, Schiller, Walter-Scott et Byron. Nous ouvrirons donc la prochaine étude par l'introduction de ces quatre étrangers sur la scène.

[1] Nouvelles Méditations. — XXVI^e.

Digitized by Google

Digitized by Google

EPITRE A LA FONTAINE.

Sois l'objet de cet épilogue,
Esprit naïf, vaste et piquant,
Aimable roi de l'apologue,
Dont le trône est resté vacant.
Quand les maîtres du vieux Parnasse
Sont bannis et déshérités,
Molière et toi, seuls respectés,
A tous les yeux vous trouvez grâce
Pour vos éternelles beautés.
Jusques sur la plage lointaine,
O mon maître, on lit tes écrits,
Et le nom du bon La Fontaine
A Londre, à Rome, à Naple, à Vienne
Est en honneur comme à Paris.
Ton livre plaît à tous les âges,
Aux hommes frivoles, aux sages;
Dans tes fables, en s'amusant,
Le jeune enfant apprend à lire,
A quarante ans on les admire,
Le vieillard en les relisant
Se surprend lui-même à sourire.
Quel dialogue naturel
Anime tous ces jolis drames!
Que de naïvetés sans fiel
Qui sont d'heureuses épigrammes!
Et de raison et de gaité
Quelle aimable variété!
Au ton grave du moraliste
Tu sais t'élever, et soudain
En te jouant, grand fabuliste,

Digitized by Google

Tu redescends au ton badin.
La grâce à l'allure légère,
Charme du style et du maintien,
Qui n'a qu'à se montrer pour plaire,
Qui rencontre et ne cherche rien,
Heureux présent de la nature,
Mystérieux je ne sais quoi,
Qui n'est pas un secret pour toi,
La grâce est toujours ta parure.
Qu'un autre du matin au soir,
Pour mieux polir usant sa lime,
Sans cesse à corriger s'escrime,
Ton art est de n'en point avoir.
Tu ne remets pas sur l'enclume
L'œuvre qui tombe de ta plume;
Par ton heureux instinct conduit,
O fablier, tu fais des fables,
Comme la mer jette des sables,
Comme l'arbre donne son fruit.
Ces fleurs brillantes, parfumées
Que l'on cueille sur ton chemin,
Elles s'échappent de ta main,
Mais tu ne les a pas semées;
A toi seul le don plein d'appas
De plaire et de n'y penser pas.
— De tes sujets, a dit l'envie,
Tu ne fus jamais l'inventeur....
— Si des morts te doivent la vie,
Quel autre en est le créateur?
C'est de Paros le bloc informe
Que le ciseau savant transforme
En magnifique monument;
C'est la pierre grossière et vile
A qui le lapidaire habile
Donne l'éclat du diamant.
Parcourons cette galerie

Digitized by Google

De riches et nombreux tableaux
Dont le caractère varie
Au gré de tes brillants pinceaux.
Ici, c'est la délicatesse
Des scrupules du roi Lion
Et son humble confession;
Quel crime a commis son altesse?
Ce très haut et puissant Seigneur
A fait aux moutons, sotte espèce,
En les croquant beaucoup d'honneur.
Plus loin, arrive sur la scène
Du Danube le paysan,
Au cœur droit, à l'ame hautaine,
Bon parleur, mauvais courtisan;
J'aime la fierté de cet homme,
Député des peuples Germains,
Au milieu du Sénat de Rome
Accusant les Préteurs Romains.
Noble ennemi de l'injustice,
Par l'ironie ou le mépris,
L'abus de la force et le vice
Dans tes vers sont toujours flétris.
Mais, s'il faut peindre l'innocence,
Les alarmes d'un tendre amour,
Les tourments que cause l'absence,
Le bonheur qu'on goûte au retour,
C'est le triomphe de ta lyre
Prodigue de ses plus doux sons;
C'est alors que le cœur t'inspire
L'apologue des deux pigeons.
Honneur, mon maître, à ta mémoire;
De Fouquet, au jour du malheur,
Tu fus l'éloquent défenseur,
C'est ton plus beau titre à la gloire.
Tu connus aussi l'amitié,
Plaisir qui fuit le diadême,

Digitized by Google

Céleste don, charme suprême
D'un cœur sur un autre appuyé.
Le favori de la Sablière,
Le bon homme avait pour amis
Despréaux, Racine et Molière,
Du grand siècle les grands esprits.
Un jour empruntant à Bocace
Le luth aux chants licencieux,
Tu t'es égaré sur sa trace,
La pudeur a baissé les yeux;
Mais d'un cynisme sans malice
Tu voulus expier l'erreur;
A ton lit de mort, un cilice
De Joconde couvrait l'auteur.
Grand athlète, dans la carrière
Où nul ne peut te devancer,
A courir faut-il renoncer?
Non, non, ta place est la première,
Tu l'occupes sans concurrents,
Mais tu livres les seconds rangs
A ceux qui restent en arrière,
Et bien loin de les repousser
Avec ta douce bonhomie
Tu leur tends une main amie
Qui les invite à s'y placer.
Le rossignol a fait entendre
Ses mélodieuses chansons,
Aux oisillons pourquoi défendre
De gazouiller dans les buissons?

BRESSIER.

Digitized by Google

RAPPORT ET PROCÈS-VERBAL

SUR LE CONCOURS AU PRIX DÉCERNÉ EN LA SÉANCE PUBLIQUE DU 31 JUILLET 1841.

SÉANCE DU 14 JUILLET 1841.

M. NAULT, Président de l'Académie et de la Commission des prix, a lu le rapport suivant :

MESSIEURS,

La question de philosophie que vous avez proposée pour un prix à décerner à la séance publique de l'année 1841, est celle-ci :

> De l'insuffisance des maximes de la raison pure pour l'éducation de l'homme; et de la nécessité, pour que cette éducation soit profitable à l'Etat, de graver dans l'esprit de la jeunesse les vrais principes du Christianisme.

Ce théorême philosophique avait un double objet : démontrer que les lumières de la raison laissée à ses forces, ne suffisent point pour donner à l'éducation sa base et son complément : ce premier point établi, montrer que le Christianisme, dans l'appareil des vérités qu'il enseigne et des pratiques qu'il prescrit, fournit à l'éducation de l'homme social une base solide et un complément parfait, qui rendent cette même éducation profitable à la famille et à l'Etat.

Digitized by Google

Pour arriver là logiquement, il fallait rappeler en premier lieu : que les maximes de la raison pure sont incomplètes ; que ces maximes n'ont rien de fixe ni de stable ; qu'elles sont souvent au-dessus de l'intelligence ordinaire ; que ces maximes enfin n'ont ni autorité, ni contrôle, ni sanction. Cette première partie du théorême étant posée, (et en quelque sorte alors la question se trouvait résolue), il ne restait plus qu'à montrer que l'ordre et la paix ne sont assurés dans la famille, qu'autant que le jeune homme a dans l'esprit et dans le cœur la conviction de vérités qui ont tous les avantages qui manquent aux maximes de la raison pure ; que le bon ordre et la paix publique ne sont eux-mêmes assurés dans l'Etat, qu'autant que les mœurs publiques réfléchissent ces mêmes vérités. Il fallait justifier la seconde partie du théorême en rappelant que les périls dans lesquels se trouve engagé l'Etat du côté des doctrines, c'est-à-dire que les attaques à la paix publique par la parole ou par la presse procèdent toutes de l'abus de la raison pure, de l'oubli ou de la fausse interprétation des principes du Christianisme.

Tel pouvait être, Messieurs, le programme de la question que vous aviez posée. Ce programme, peut-être, était nécessaire pour suppléer à ce que la question a de vague et d'indéfini ; nous avons omis de le donner. Aussi, qu'en est-il arrivé ? Que sur quatre Mémoires qui nous ont été adressés, deux n'ont point traité la question. Les auteurs se sont fourvoyés dans des lieux communs et des discussions qui ont trait à la question sans doute, mais qui n'en présentent pas la solution nette. Deux autres Mémoires l'ont résolue ; l'un de ceux-ci seulement l'a plus directement traitée.

Parmi les quatre Mémoires soumis à notre examen,

Digitized by Google

deux nous ont paru tout à fait en dehors du concours : ce sont les numéros 2 et 4. Indépendamment de ce que la question n'y est point vue de face, tous deux sont faibles de composition et de pensée.

L'auteur du Mémoire inscrit n° 2 s'est attaché à faire voir que la corruption qui a gagné toutes les parties du corps social tient à l'absence de l'enseignement chrétien et à l'oubli des vertus évangéliques. Il met en regard du tableau d'une société dépravée celui des sentiments et des pensées qui animeraient un homme pénétré des principes et de la morale de l'Evangile et déterminé à les mettre en pratique. Cet ouvrage est une sorte d'homélie écrite d'un style qui n'est pas sans facilité et sans élégance, et qui ne serait point déplacée dans la bouche d'un prédicateur en chaire. Mais le morceau, tout moral dans sa conception et ses développements, n'a rien du cachet philosophique qui devait marquer l'ouvrage que vous attendez. La question que vous avez posée n'y est point traitée; et si l'auteur n'eût pas pris le soin de la reproduire en tête de son Mémoire, on pourrait dire que rien ne la rappelle.

Quant au Mémoire classé sous le n° 4, ce n'est guère qu'une attaque à la nature humaine, où l'auteur a voulu être véhément et n'est que déclamateur. Il n'y a là ni plan, ni division, ni méthode. Ce travail se refuse à l'analyse ; c'est l'œuvre d'une main encore mal assurée que l'étude et l'expérience pourront rendre plus habile.

La lutte est donc entre le n° 1 et le n° 3, l'un et l'autre dignes de votre attention. Ici les forces se balancent, mais avec des qualités diverses : l'un avec plus

Digitized by Google

de science et plus de force de pensée, l'autre avec une conception plus nette et une marche plus facile et plus didactique. Examinons d'abord le n° 1.

L'auteur de cet ouvrage a de l'érudition en philosophie, de la pensée et de la fécondité. Sa composition pourrait être mieux réglée, l'expression plus lucide, le style plus serré et plus élégant. Mais l'écrivain connaît à fond la matière et il l'entend bien. Le seul reproche que je pourrais adresser à ce beau travail, du point de vue où je suis placé : ce serait peut-être trop d'abondance et de n'être pas plus limité dans la question. Vous allez juger de la largeur du plan par la division que l'auteur s'est tracée dans la première partie de son Mémoire.

« Nous essaierons en conséquence d'établir dans » cette première partie de notre travail :

» 1° Que la raison humaine s'est toujours facilement » égarée dans ses spéculations, et qu'elle ne va pas » loin sans rencontrer les bornes de sa puissance dans » l'ordre même des idées où elle semble le plus à l'abri » d'une illusion mensongère ;

» 2° Que ses contradictions et ses erreurs ne sont ja- » mais plus nombreuses, plus étranges, plus fécondes » en conséquences déplorables qu'en matière d'idées » religieuses et morales ;

» 3° Que le fait seul de l'existence d'une révélation » prouve manifestement l'insuffisance de la raison pour » l'éducation de l'homme ;

» 4° Que ce qui reste à faire à la raison, dans l'hy- » pothèse de l'existence d'une révélation, c'est d'écou- » ter et de se soumettre. »

Vous le voyez, Messieurs, la carrière que l'auteur embrasse est immense. Il s'y élance et la parcourt tout

Digitized by Google

entière. Dans un premier paragraphe qui a pour objet *la faiblesse de la raison en général*, il se prend corps à corps avec la philosophie rationaliste, considérée d'abord chez les Anciens. Interrogeant tour à tour les hommes d'élite qui ont été ses interprètes, il nous fait voir les systèmes se détruisant l'un l'autre pour aboutir au scepticisme. Puis il traverse le moyen âge où il rencontre la scholastique, transition entre l'ancienne et la moderne philosophie. Il arrive à Descartes et à son école ; il montre que la philosophie chez les Modernes, partout où elle n'a pas eu un appui dans la Foi, a été pour les plus grands esprits nuageuse et incertaine, manquant à la fois d'un point de départ et d'un terme. Il suit la philosophie jusqu'à ces derniers temps, où en étant venue à déifier la *raison*, ce suprême écart de l'orgueil humain a été accompagné, de nos jours, des plus épaisses ténèbres et des extrêmes misères.

Dans un second paragraphe il touche particulièrement *la faiblesse de la raison* en ce qui regarde les religions humaines et la morale. L'auteur est ici métaphysicien profond et fort. Il a trouvé le secret de rajeunir une matière usée. Il s'appuie dans ses déductions sur le témoignage des plus renommés d'entre les philosophes qui ont eu ou n'ont voulu prendre que la raison pour guide. Il nous montre Socrate et Kant déclarant à deux mille ans d'intervalle que la raison est dans l'ignorance absolue *du culte à rendre à la Divinité*. Il confirme cet aveu décisif par le témoignage de l'histoire, en nous montrant la raison humaine, voulant par un effort désespéré s'élever à Dieu, se perdre alors dans la théosophie, la théurgie, la magie et tomber ainsi follement dans la superstition, l'illusion, ou le fanatisme.

Au paragraphe suivant, partant du fait de la révé-

Digitized by Google

lation comme d'un point accordé, l'auteur déclare que l'insuffisance de la raison pure est virtuellement démontrée par l'existence même de cette révélation; laquelle en effet n'eût pas été possible si elle n'eût été nécessaire. Or son utilité se manifeste d'une part, en mettant l'esprit de l'homme en possession de la vérité; d'autre part, en lui traçant la morale qui doit régler sa pensée et ses actes.

Enfin, dans un quatrième paragraphe, l'auteur montre que si *la révélation est*, il ne reste à la raison humaine qu'à écouter et se soumettre. Il prouve en même temps que pour que cette révélation conserve dans la succession des âges sa certitude et sa fixité, il faut sur la terre une autorité visible, permanente, une et infaillible : c'est l'Eglise.

Ici finit la première partie du Mémoire. Dans la seconde, l'auteur fait à l'éducation de la jeunesse l'application des points de fait qu'il a établis, des principes qu'il a posés, des déductions qu'il en a tirées. Récapitulant, en l'abrégeant, son argumentation sur la faiblesse de la raison pure et les avantages de la révélation, il montre que la religion ne satisfait le cœur de l'homme que là ; que la vérité n'a de certitude que là; que la morale n'a de sanction que là. Il s'appuie en terminant sur les témoignages que les adversaires même de la religion révélée lui ont rendus; et il conclut en adjurant les Gouvernements de se rattacher au Christianisme comme à la seule base de l'éducation de l'homme, la seule planche de salut dans la société humaine.

Convenons-en, Messieurs, ce travail est l'œuvre d'un esprit sage et fort. Il y a là un morceau de controverse très-remarquable contre le rationalisme ancien et moderne. Nous y avons noté un grand nombre de vues et

Digitized by Google

de pensées qui font réfléchir, témoin celles-ci : « Les » nations de l'antiquité reposaient sur l'inégalité et » l'injustice, et ne duraient que ce que peuvent durer » la force et l'oppression. Les nations modernes, tout » imprégnées de l'esprit chrétien quoique à leur insu, » cherchent à se constituer par la justice, c'est-à-dire » l'égalité et la liberté. Mais c'est là un problème im- » possible à résoudre ; il y manque la troisième donnée » chrétienne et la plus essentielle, l'amour de l'huma- » nité. Et comme l'humanité n'est vraiment digne » d'amour qu'en Dieu et par rapport à Dieu, cet amour » n'est efficace et durable qu'à la condition d'être rap- » porté à son véritable objet. C'est là ce qui fait la » différence de la philanthropie et de la charité. » Ailleurs il éclaircit nettement une idée confuse dont on a fait abus : « On ne peut plus raisonnablement, dit-il, » nous parler de religion et de morale naturelles ; nous » nions l'une et l'autre, par la double raison qu'une tra- » dition religieuse et morale a toujours existé, et que » partout où une autorité religieuse infaillible ne l'a pas » expliquée et soutenue, la raison n'a fait que délirer. » Le fétichisme, l'idolâtrie, le panthéisme, l'athéisme » en font foi. Ce qu'il y a de naturel dans l'homme, » ce n'est ni la religion, ni la morale, mais seulement » la faculté d'apprendre et d'avoir des idées morales et » religieuses quand elles sont enseignées. » Il rappelle ici les égarements des plus sages d'entre les philo- sophes dans la spéculation et dans la pratique ; puis il poursuit : « Qu'est-ce qu'une loi morale sans législateur, » sans sanction ; qu'une loi morale sur l'existence de » laquelle on dispute comme sur celle de Dieu ; que » chacun entend à sa manière, qui a besoin d'être prou- » vée et raisonnée, et dont l'application est incertaine ?

Digitized by Google

» Qu'est-ce qu'une morale qui laisse aux passions tous
» leurs préjugés, tout leur empire, et qui reste specta-
» trice déconcertée et avilie du vice et du crime?
» Qu'est-ce qu'une morale, qu'est-ce qu'une religion
» qui laisse l'individu sans force et sans défense contre
» la guerre intérieure que se livrent les éléments de sa
» double nature; qui laisse les membres de la famille et
» ceux de la société civile sans lien; qui n'a de frein ni
» pour les peuples, ni pour les Rois; qui est sans conso-
» lation pour le faible, sans terreurs pour le fort, sans
» espérances et sans craintes pour personne? »

Il est sensible, Messieurs, qu'aux yeux de l'auteur la question que vous avez posée n'a été qu'un thême pour arriver à débattre selon ses convictions et ses vues la grande question qui préoccupe les hommes pensants depuis dix-huit siècles, qui ne recevra sa solution définitive qu'à la fin des temps : or cette question vitale, l'auteur l'a bien traitée, et la vôtre s'y trouve résolue.

J'arrive enfin au n° 3 qui a pris un vol moins élevé; mais qui va plus directement au but que vous avez marqué.

L'auteur, dans un exorde bien entendu, s'attache à montrer l'importance de l'éducation par rapport à l'homme considéré dans la famille et dans l'Etat; il arrive ainsi naturellement à faire sentir la convenance de la question que vous avez soumise au concours. Puis il divise son sujet en deux parties dont la première aura pour objet de démontrer que les maximes de la raison pure sont insuffisantes pour l'éducation de l'homme. Qu'est-ce que la raison pure, se demande l'auteur? *C'est,* répond-il, *la raison dégagée de toute influence étrangère, de toute inspiration extérieure, et parvenant avec l'aide du raisonnement seul, à poser une série de*

Digitized by Google

maximes ou de préceptes pour la conduite de l'homme. Alors entrant de plein pied dans le sujet, l'auteur annonce qu'il va démontrer 1° *que les maximes de la raison pure sont incomplètes*; 2° *qu'elles n'ont rien de fixe et de stable*; 3° *qu'elles sont souvent au-dessus de l'intelligence ordinaire*; 4° *que ces maximes enfin n'ont ni autorité, ni contrôle, ni sanction.* Division si exacte et si pleine que je l'ai reproduite textuellement, Messieurs, dans le programme que j'indiquais tout à l'heure. Or, cette division bien conçue, l'auteur l'a parfaitement bien remplie, je veux dire avec une logique rigoureuse et une expression juste. Il arrive à conclure dans cette première partie que les maximes de la raison pure étant insuffisantes, il faut chercher, en dehors de la raison, quelque chose de plus efficace et de plus complet pour l'éducation de l'homme. Il entre ainsi dans la seconde partie du théorême, en déclarant que pour rendre cette éducation solide et profitable à l'Etat, il faut l'appuyer sur les vrais principes du Christianisme.

L'auteur définit *les vrais principes* du Christianisme avec le grand Bossuet. Ils se résument dans les commandements de Dieu et ceux de son Eglise; dans le dogme chrétien et la morale qui en découle.

« Dès que l'homme entre dans la famille, dit-il en-
» suite, la religion est là qui l'y accompagne avec
» toutes les vertus qu'elle prescrit, le bon exemple, la
» fidélité, le dévouement, l'obéissance : la raison n'y
» mène le plus souvent que l'orgueil et l'égoïsme. Lors-
» qu'il entre dans l'Etat, la religion l'y suit avec toutes
» ses prescriptions de conscience publique, de désin-
» téressement, d'intégrité, de soumission : la raison
» n'y apporte ordinairement que la fragilité inhérente

Digitized by Google

» à la nature humaine, les calculs de l'intérêt, les in-» trigues de l'ambition, le penchant à la révolte. » Il rend sensible par des exemples ce contraste frappant entre les voies de la raison pure et celles de la religion. Jetant les yeux sur ce qui se passe dans nos sociétés modernes, il y voit que l'inégalité des conditions, la plaie secrette qui les travaille, tend à s'envenimer quand on va chercher son remède dans les voies de la raison pure. C'est alors qu'elle se transforme en *Saint-Simonisme*, en *Fouriérisme*, en tous ces systèmes sans issue, dont le principe est l'orgueil, et dont l'application n'aboutit qu'à bouleverser l'Etat : tandis que cette inégalité, inhérente à la condition humaine, trouve dans la religion une explication satisfaisante et des consolations efficaces. L'auteur conclut ces considérations en montrant qu'en assurant le bonheur de l'individu dans la famille, une éducation chrétienne est en même temps la meilleure garantie de l'ordre et de la stabilité dans l'Etat.

Nous ne vous dissimulerons pas, Messieurs, que cette seconde partie du théorême, toute bonne qu'elle est, n'offre pas l'enchaînement parfait et la netteté de déduction que j'ai signalés dans la première. Le style aussi n'y a pas la même fermeté et la même précision. Peut-être est-ce la faute de la question ou du sujet dont la partie philosophique et la plus brillante est en avant. Celle-ci étant traitée à fond, la seconde qui n'était plus qu'un corollaire, n'admettait pas le même intérêt de discussion. L'ouvrage n'en fait pas moins un tout bien conçu et bien ordonné, dont la lecture commande l'attention et amène une conviction pleine de la solution que l'auteur a donnée à la question débattue.

Digitized by Google

Quant au style, il n'offre pas de ces traits éclatants qui se détachent de l'ensemble d'une composition littéraire et que l'on peut mettre en relief. Il est uni, calme, suivi, sans haut ni bas ni soubresauts, tel qu'il convient à une composition philosophique. Il est naturel et vrai dans le genre qu'on appelle tempéré avec cette élégante simplicité qui est l'opposé du style affecté et tendu. En voici un échantillon que j'emprunte à la première partie du Mémoire sous la division : *les maximes de la raison pure sont souvent au-dessus de l'intelligence ordinaire.*

« Il faut à la grande majorité des hommes autre » chose que des abstractions, et le rationalisme ne peut » leur offrir que des maximes abstraites. Les abstrac- » tions glissent sur les ames sans y laisser d'empreinte, » sur les cœurs sans les émouvoir, sur les intelligences » sans leur imposer la nécessité d'y obéir. Les principes » du Christianisme, au contraire, ont cela de particu- » lier que plus pratiques que spéculatifs, ils ont force » de loi dès qu'ils sont présentés comme règles de con- » duite. Tout ce que cette religion divine a prescrit, » et il n'est rien qu'elle n'ait prévu, elle l'a fait sous » des formes simples, concises, frappantes, qui parlent » aux petits comme aux grands, au riche comme au » pauvre, à l'ignorant comme au savant, en un mot à » toutes les conditions extrêmes de la vie ou de l'in- » telligence.

» Sans doute, le Christianisme offre des maximes que » le premier âge ne peut comprendre; mais là où » manque la compréhension, il appelle la foi et il dit : » *croyez*. La raison ne peut tenir le même langage, » d'abord parce qu'elle n'a point l'autorité souveraine » d'une prescription divine, ensuite parce qu'elle s'ab-

Digitized by Google

» jurerait elle-même en substituant la foi au raisonne-
» ment. Pour commander avec quelque présomption,
» ou si l'on veut avec quelque certitude d'être obéie,
» il faut donc qu'elle attende l'heure plus ou moins
» tardive d'une compréhension complète ; en sorte que
» l'éducation rationnelle courrait le risque de ne com-
» mencer que trop tard, ou même de ne commencer
» jamais. »

Il n'est guère possible, ce nous semble, de penser plus juste et de mieux dire. Concluons ce long rapport. Sur quatre Mémoires, vous en avez deux dont l'un s'est placé en quelque sorte plus haut que la question et la résout implicitement. L'autre s'est restreint dans la question proposée et la résout logiquement. Ces deux ouvrages sont remarquablement bons, chacun dans leur ordre. Vous ne pourriez exclure le premier sans une sévérité excessive et que rien au fond ne saurait motiver ; vous ne pourriez méconnaître les titres du second sans injustice. La Commission est d'avis de les couronner tous deux, et de leur partager le prix *ex æquo*, dont l'un comme l'autre nous semblent dignes.

Ce sont les Mémoires qui portent pour épigraphes, N° 1 :

« J'ai toujours pensé qu'on réformerait le genre humain si » l'on réformait l'éducation de la jeunesse. » (*Leibnitz.*)

N° 3 :

« La religion est un arôme qui empêche la science de se » corrompre. » (*Bâcon.*)

Ce rapport lu, M. le Président a ouvert un scrutin sur les conclusions de la Commission, lesquelles ont été adoptées, séance tenante, par l'Académie.

Digitized by Google

SÉANCE PUBLIQUE DU 31 JUILLET 1841.

—

Après les morceaux de lecture ci-dessus reproduits, M. le Président a rappelé à l'assemblée la question soumise au concours à la séance publique du 17 août 1840; et conformément à la délibération prise par l'Académie le 14 juillet 1841, il a ouvert les bulletins joints aux deux Mémoires couronnés. L'auteur du Mémoire inscrit n° 1 et portant pour épigraphe une pensée de Leibnitz, n'a fait connaître de son nom que les lettres initiales. L'auteur du Mémoire inscrit n° 3 et portant pour épigraphe une pensée de Bâcon, est M. Emile Lefranc, de Mantes (Seine-et-Oise). M. le Président a déclaré au nom de l'Académie que l'auteur du Mémoire inscrit n° 1 et signataire des initiales justifiera de son identité ainsi qu'il conviendra pour recueillir le Prix décerné à son ouvrage.

Le Président de l'Académie, NAULT.

Le Secrétaire, MAILLARD-CHAMBURE.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

Pag.

Allocution de M. le Président. 5

D'une histoire littéraire de Bourgogne, projetée par l'Académie de Dijon; par M. Foisset. 7

Les Sciences et plus particulièrement la Médecine sont-elles en opposition avec les croyances religieuses? par M. Salgues. 21

Socrate et Glaucon, Dialogue traduit de Xénophon par M. Stiévenart. 37

Coup-d'œil philosophique sur les phases de la Littérature en France, par M. Nault. — Littérature contemporaine. § Les auteurs vivants. 43

Epître à La Fontaine, par M. Bressier. 57

Rapport et Procès-verbal sur le concours au Prix décerné en la séance publique du 31 juillet 1841. 61

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06376 7167

A 491701

Digitized by Google